

Deugnet - histoire de marine 12

*Louven - L'œuvre
édictions.*

CAHIER-PIQÛRE

ÉCOLIER

BONNE QUALITÉ



Appartenant à _____

ammi a Zouley.

Ainsi qu'il avait été convenu, la nocce
 dura deux jours qui ne furent pas bien
 agréables pour moi. Je faisais de vains
 efforts pour paraître gai et content. Comme
 il m'était impossible de rien dissimuler dans
 mon caractère, mes sentiments, mes idées
 je pouvais dire franchement qu'au lieu
 d'être heureuse et content, je me sentais le plus
 malheureux des hommes. Je sentais déjà le
 poids de la double ou triple chaîne à laquelle
 je venais de me river laquelle je ne pouvais
 supporter qu'en déployant toutes mes forces
 d'abnégation, ma philosophie de stoïcien.
 Et pour mettre le comble aux misères de
 ces jours de nocce, le soir du deuxième
 jour, quand il fallut partir pour la
 ferme, le cheval qui devait nous y conduire
 avait disparu. C'était là un beau tour
 joué aux nouveaux mariés par les malicieux.
 N'importe nous partîmes quand même,
 une demi douzaine en traînant la
 charrue dans laquelle on avait mis
 un plein panier de bouteilles de vin de vie
 et une pauvre fille, la plus jeune de la
 famille, malade depuis longtemps de
 privation

et de misères; elle avait voulu quand même
assister au dernier jour à la noce de sa sœur
ce fut sa dernière. trois jours après on l'entra
Le voyage de noce avait quelque chose de
curieux et de comique. Heureusement il faisait
nuit personne ne nous voyait quoiqu'il y eût
merveille à être vu et observé; un artiste
peintre en aurait fait un tableau magnifique
En arrivant à la ferme la première chose
que nous vîmes ce fut le cheval qui était là
sans doute depuis long temps à la porte de
son écurie sans que personne ne fit attention
à lui. Il y avait cependant un domestique,
un vieux satrap. Mais celle là qui avait été
à la noce le premier jour ne s'était pas encore
renouée. La maison de ville était
pleine de monde de gens vieux et jeunes
venir assister au coucher des nouveaux
mariés au zouben d'or lèz. Encore une
vieille coutume bretonne, une des plus
grossières et des plus grotesques, des plus
stupides et des plus immorales aux yeux
des gens un tant soit peu civilisés, mais
sans laquelle les bretons ne voient rien
qu'un amusement enfantin et facile.

Et c'est là le malheur de la civilisation tant vantée, c'est de faire peulot des êtres ennuyés et ennuyeux, geignards et geignés. Là ce sont tout le monde d'amoureux à cœur joie sans retenue, sans scrupule sans même faire attention à la pauvre fille qui mourait dans son lit en se retirant de la charrrette. Tout ce monde vivait, dans buvait et mangeait, chantait et se roulaient se fouillait, se becquait sans plus se gêner que les bestes sauvages. Moi seul, être à moitié civilisé, étais là comme un imbécile ne sachant rien faire ni rien dire. Je m'étais retiré au près du lit de la pauvre fille qui se mourait pour lui demander si elle souffrait beaucoup et cette pauvre enfant toute mourante qu'elle était me demandait encore pour quoi que je ne mourais pas comme les autres. Elle aurait voulu me voir faire des tours encore comme elle m'avait vu faire la première fois j'allais elle à Bouvren. pauvre fille, la mort entre les dents elle pensait encore aux plaisirs de ce monde et moi plein de vie de vigueur et de santé je songeais au double

Cependant le moment allait arriver ou
il m'aurait fallu me disloquer et me
mettre au lit avec ma femme en présence
de tout ce monde fou et sourd et y subir toutes
sortes d'agaceries, d'outrages grossiers et de plus
inmortes. Mais je pensai que la monotonie
me nuirait pas. Je profitai donc
d'un moment de brachaké général pour
me glisser par la porte de derrière et je
me dirigeai furtivement vers le bois qui
se trouvait à cent mètres de la maison.
J'avais le cœur gonflé et le cerveau prêt
à éclater. L'air frais du bois me fit du
bien. Dans ce bois il y avait plusieurs allées
je m'en suivis une au hasard de mes jambes.
Elle me conduisit sur la grève, au bord de
la mer qui se trouvait justement haute en
ce moment. Aussitôt je quittai mon gilet
et mon chapeau et me mis à plonger la tête
dans l'eau à plusieurs reprises. Cette douche
fusa de me remettre et mes idées priées à
se brasser reprirent leur cours naturel.
Pour m'hydrater. Pendant je mis à suivre la
grève respirant l'air pur et frais
et soli avec les senteurs des plantes marines.

En marchant entre la mer et le bois
 je trouve une autre barrière et une autre
 allée. Celle-ci était une vraie pelouse d'yeux
 des feuilles d'automne. Je pensais que elle lui
 devait conduire aussi. De côté de la ferme
 je la suivis. Mais bientôt j'arrivai à un
 endroit où elle se divisait en trois branches.
 Là je m'arrêtai. J'aurais, si je n'aurais
 pas entendu le bruit de charbon qui
 devait se continuer à la ferme, mais n'entendant
 rien je fis demi-tour ~~et~~ me rendant vers
 la mer pour reprendre le chemin par lequel
 j'étais venu. Mais maintenant que mes
 nerfs s'étendent s'étendent, mon cerveau oppressé
 une certaine lassitude générale me pait sur
 cette pelouse morte, couverte de herbes et de feuilles.
 Je massais pour fumer un cigare; j'en avais
 encore plusieurs dans mes poches d'un paquet
 que j'avais acheté pour offrir aux invités.
 Mais il y avait plusieurs nuits que je n'avais
 guère dormi, avant que j'eusse fini de fumer
 mon cigare j'étais tombé dans les bras
 de Morpheus. Morphée l'un des ministres du
 roi Sommeil. Et aussitôt mon esprit,

mon être immatériel qui ne se repose jamais,
partit en voyage à travers le monde, à travers
tous les pays que j'avais passés. Au Mexique il
rencontra et amica Don Salvarez le savant
philosophe à qui il conta ses aventures depuis
qu'il avait quitté le Mexique. Le brave citoyen
américain ne le blâma pas mais il le plaignit
sincèrement de s'être laissé imposer des chaînes
lorsqu'il pouvait vivre libre. Je vis amica
et amica Orticoni qui avait l'air d'avoir
vraiment pitié de mon sort, car il me
royait déjà dans ma solitude, libre et
heureux avec mes abeilles. Puis de rêver
je revins à la situation dans laquelle
je me trouvais. Je me voyais couché et
comme attaché dans cette piteuse sans pouvoir
bouger tandis que ma jeune femme, vierge
encore chantait et dansait avec les gars
à la ferme. Et enfin pour accomplir la
cérémonie de la soupe au lait au zouben
sur lez - il faudrait qu'un ~~homme~~
homme allât au lit avec la nouvelle
mariée ~~adieu~~ ce mari qui avait
peut être fait comme le fameux d'Alexis.

Enfin je finis par pouvoir me réveiller
 juste au moment où l'Aurore aux doigts de
 rose paraissait à l'horizon. Je descendis enco-
 vers la mer pour prendre un bain de tête
 puis je repris le chemin de la ferme par lequel
 j'étais venue là. Tout le monde dormait
 maintenant excepté le Domestique lequel s'en-
 ecueillait à la main allait à la cave pour se
 disalterer. Il me dit qu'on m'avait cherché
 partout. Mais on était pas inquiet car ces
 choses là se voit encore assez souvent. La
 nouvelle mariée ou la nouvelle mariée aller
 se coucher au moment voulu afin de ne
 pas subir les farces grotesques de la Dou-
 ber la. Je suivis le Domestique à la cave
 où bientôt l'homme de confiance de ce
 Chateau vint aussi pour partit de demander
 de nouvelles. puis d'autres voisins
 le lointain d'abord le premier, venaient avec
 sous le même partit, mais en réalité pour
 avoir de cidre et de la guette à boire.
 car le cidre était bon, et la maison
 il y avait encore pas mal de bouteilles
 de bonne eau de vie, et bientôt la noce
 recommença. C'est ce qu'on en breton

on s'il est faicot. Après les hommes vint
aussi les femmes. Cependant quand ils eurent
bien bu et bien mangé ils se retournèrent
chez eux en maugrant de leur bien amster
et de ~~leur~~ ^{leur} quand j'en aurai besoin.
Quand tout le monde fut parti et voyant
que je ne pourrai faire aucun travail ce
jour là, je proposai à ma femme d'aller
faire un tour à la mer pour lui faire
voir l'endroit où j'avais passé le nuit.
Le temps était magnifique et on pouvait regretter
de ne pas en profiter pour bather un peu de
bleu noir qui était ce que seul produit qu'il
y avait de la ferme. Mais j'avais recueilli tout
soigné pour le moment pour me livrer
tout entier à ma jeune femme que je n'avais
pas encore eu le temps même de regarder bien
en face. Dans les villes les jeunes gens font
l'amour pendant des mois et des années avant
de se marier de sorte que quand ils se marient
cet amour est déjà vieux et usé. Nous
nitions pas dans ce cas: nous n'avions
pas eu le temps de flirter, ou de faire un
amour, comme on dit en breton.

Mais maintenant nous devons le doit
 à la laïc. Nous étions unis par les lois
 civiles et sacrés par l'église, et comme il
 est dit dans Genèse nous ne devons plus faire
 qu'une ^{seule} et même chair. - Ce bois qui touche
 au ferme de Boelven est très grand et très
 touffu, on le nomme le bois de buis. Il
 appartenait encore à l'ancien propriétaire de
 Boelven, oncle du propriétaire actuel qui,
 après avoir vendu toutes les terres s'était réservé
 les bois et jardin pendant sa vie. Ce
 vieux citibédoune qui demeurait dans un
 vieux hôteur bochant notre ferme avait
 été un viveur de première classe, il avait
 fait de Boelven au temps de sa fortune
 un vrai paradis d'amour. Ce bois en
 jolies promènes pour la première fois ma
 jeune épouse en gardait encore les traces.
 Partout on voyait des tonnelles, des bosquets,
 des kiosques entourés et pour ainsi dire
 cachés par toutes sortes de plantes exotiques.
 Quand nous eûmes fait le tour du manoir
 et quand j'en montrai à Marie yvonne
 ce j'avais passé la nuit, elle me conduisit

au milieu du bois où il y avait un grand
héros qui ressemblait au fameux Labyrinthe
car il fallait tourner plusieurs fois autour et
chercher longtemps pour en trouver l'entrée.
Dans l'intérieur de ce nid d'amour il y avait
des bancs tous autour. au plafond se voyait
encore des peintures à fresques. on pouvait
distinguer même les sujets mythologiques
que le père Antoine comme on l'appelait
maintenant aimait beaucoup, mais même encore
maintenant on, en chair et en os qu'en peinture
même encore en cerno mais qu'il
avait quatre vingt quatre ans. — En considérant
ce lieu toutes les histoires et légendes mythologiques
et bibliques me venaient en mémoire, et toutes
les amours célèbres dans l'histoire et dans les
romans depuis le roman d'Adam et Eve
jusqu'au flottage moderne. Et nous nous trouvant
là, au milieu du bois, dans ce nid d'amour
l'un des regards nous était de ces larmes pleines de vie
de santé et de sève. Elle avait neuf ans, paysanne
forte et belle et saine encore et même hantée
dans toute la force de l'âge et non encore gâtée
ni contaminée par ses amours latentes comme
beaucoup le sont à cet âge. Nous étions donc

Dans les meilleures conditions possibles
 pour nous livrer à l'amour vrai, à ce bonheur
 suprême auquel toutes les créatures ont droit.
 Je ne pourrais pas faire avec ma jeune
 bête, me l'amour idyllique et romantique
 d'un Romeo; elle n'aurait rien compris,
 quoique il soit y avoir du charme dans
 cet amour puisqu'il conduit bien des jeunes
 gens au suicide, espérant mieux s'aimer
 encore dans l'autre monde. Nous finis
 dans ce kiosque qui fut témoin des amours
 simples du père Antoine l'amour en
 enfant de la nature comme les oiseaux
 au printemps quand la nature se réveille
 et les pousse à l'amour.

Tous les êtres forment une chaîne étendue
 se passent insensiblement le flambeau de l'amour,
 Chacun successivement prend le torchon immortel
 Et le rend à son tour.

Du moins vous aurez ^{vu} leur en éclair sublime
 Il aura sillonné votre vie un moment.
 En tombant vous pourriez en rapporter dans l'abîme
 Son éblouissement.

Oui quand deux êtres se trouvent ainsi

pour la première fois, Deux êtres jeunes
et vigoureux poussés l'un vers l'autre par les
mêmes sentiments et les mêmes besoins, débordant
le moment et réellement sublimes. il faut
l'avoir senti pour le comprendre; l'avoir
senti dans toutes les conditions où nous
nous trouvions Marie yvonne et moi, car on
ne peut pas exprimer ce bonheur sublime
dans aucune langue. Mahomet dit que
dans son paradis ce bonheur est continu et
éternel. Alors son paradis vaut même
que celui de son confrère jésus dans lequel
ce sublime et supprime bonheur est interdit.
aussi nos misérables colatins en font un péché
et un péché capital encore. Ils ne permettent
à leurs orailles de jouir de ce bonheur qu'au
mariage seulement, et là encore avec certaines
restrictions; ceux qui à l'exemple de leur Dieu
ne se marient pas pour mieux user et en
abuser de ce bonheur sans en assumer
aucune des conséquences qui en résultent
si non la pourriture organique dont
ils se corrompent à force d'abus. et la prison
aussi lorsqu'ils sont trop publiquement
surpris

a violer ses enfants. - Nous pûmes nous
livrer à ce suprême bonheur sans crainte, sans
scrupule, sans fausse honte, avec tous les dons
que la mère nature nous avait gratifiés.
Jamais ce bonheur sublime ne fut mieux goûté
ni mieux partagé qu'il ne fut par nous
deux, en vrais enfants de la nature, d'autant
nos forces et la maturité, sans la confusion
et la fusion de nos deux êtres, qui ne
faussent plus qu'une et même chair comme
des sœurs.

O giorno memorabile di tanti felici
Anima mia si ricorda oggi.

Oui, pour ces quelques heures de suprême
bonheur, j'ai pardonné à Marie y donne
toutes les douleurs dont j'en ai été assailli
plus tard. - Mais après ces félicités plus
que célestes il me fallait songer à la réalité
de ma situation, à la charge que je venais
d'assumer. En regardant partout autour
de moi dans cette ferme je ne voyais que
ruine et misère. La pauvre fille était morte,
morte de misère assurément. Ses deux autres
sœurs étaient également malades, par manque
d'une nourriture saine et de propreté -

Il n'y avait rien à manger ni pour le homme
ni pour les bœtitiers. Il n'y avait que de la cidre
à boire. Il me fallait commencer par procurer
de la nourriture. J'achetai un cochon gras et
une charretée de pommes de terre. Du côté
des pommes de terre et du pain noir est une
des misères la plus estimée. Ce paysan baston
Il me fallait aussi payer le terme au seigneur
propriétaire dont la plus grande pensée
vis de moi était que je le payais. Comme
j'avais déclaré que j'étais de Hongrie, de sorte
il s'en moquait. Maintenant il me tenait par
le contrat de bail, à moi à me débrouiller.
J'avais fait un calcul qui m'aurait mis
à pied. Si la première année il m'au-
rait permis de faire ma volonté. J'aurais
voulu vendre tout ce qu'il avait dans cette
pauvre ferme; les bœtitiers d'abord puisqu'il n'y
avait rien à leur donner à manger pendant
l'hiver, et tous les instruments aratoires, vœlles
charrettes, herbes et charues. Instruments des
plus primitifs, lourds et grossiers. Et ensuite
j'aurais voulu vendre ses vaches à manger au
ferme et à mes propres besoins; et ses vaches
lorsque j'aurais eu de quoi les nourrir.

Enfin j'aurai voulu ne faire aucune
 semaille, ou moins de semaille d'automne
 attendu qu'il n'y avait pas de fennier
 ni aucune terre convenablement préparée
 pour cela. Mais ce calcul, qui doit à mes
 yeux en chef d'œuvre de sagesse et de prévoyance
 était impossible à mettre en exécution. On
 m'aurait pris pour un fou et on aurait
 été capable de me conduire aux aliénés
 dont il y a un établissement dans le Commerce
 voisine, et Harfleur est un pays rempli de paysans,
 parce qu'il y a aussi un vaste établissement
 agricole, et une fois un bon cultivateur
 entre le fou ou non il n'en sort plus.
 Et puis, le propriétaire qui ne songeait à ses
 fenniers que pour en tirer de l'argent, ne
 m'aurait pas permis de séjourner ainsi
 sa femme, les bestiaux et les instruments
 aratoires dans ses principaux garages et
 sur lesquels les articles 1766 et 2102 du
 Code civil lui donnaient tous droits.
 Je fus donc obligé malgré moi de
 rester pour le moment dans la routine,
 me contentant de changer les bêtes et traits
 que ne tenant plus debout par d'autres

pourant marcher et travailler et de transformer
les grossiers et lourds instruments en instruments
plus maniables et plus légers. Je commençais
mes nouveautés par nettoyer le cou de la
ferme, remplie de mares infectes et que l'on
ne pouvait traverser en temps de pluie, et qui
était certainement une des principales causes
des maladies qui régnaient en permanence
dans la ferme. Je vis les nouveautés parce
que tout ce que j'allais faire lui quoque ce
fut dans l'intérêt de tout, j'allais être traité
comme. Hé bien voyez. — Après la construction
la maison que me fallait désinfecter. Dans
cette maison comme dans toutes les vieilles
fermes bretonnes, il y avait une grande arce
en pierre encastrée dans le mur à la même
face et tout près de la table à manger. Dans
cette arce on jetait toutes les restes de souper
et l'on y laissait gâter les ossements de viande et autres
déchets de ménage. Toutes ces matières
étaient en continuelle fermentation acide
et putride emprisonnant l'air de la maison.
Je savais que ce serait une rude affaire
de faire disparaître ce cloaque infect nommé
en breton ar vlot, et que les bretonnes

considérais comme le meilleur meuble
de la maison. N'importe la guerre était
maintenant déclarée entre moi et toute
la famille y compris ma femme et il
fallait que je la soutienne seul sous peine
de succomber avec elle dans la routine et
la misère. Pour cette importante opération
je choisiss un dimanche où ma femme
et la mère étaient allées au bouzouk au grand
messe. Aidés par le vieux domestique et
mon beau frère, je jetais au feu
le contenu de l'armoire infecte et après l'avoir
bien nettoyé je m'installai dessous. Puis
je fis transporter toutes les vaisselles de cuisine
qui étaient restées de ce cloaque dans
un coin à bon bout de la maison où
une installation spéciale fut préparée.
Ensuite je fis placer là un fauteuil
à manger une armoire et une pendule
que j'avais achetée que fusent meilleurs
figures là assurément que cette cage,
ce vol emprisonné et emprisonné.
La maison était complètement transformée.
Elle avait maintenant l'air d'un salon.

Mais tout n'était pas fini pour moi.
J'étais certain qu'en retour des fennues
je recevrais des coups de langue terrible plus
terribles souvent que des coups de poignards
ceux qui venaient de la belle m'avaient dit
que j'avais eu tort de hors ligne de piquer
son monde sans s'emporter. Mais j'avais
pris en avulsion stricte, c'était de ne
jamais entrer en discussion ou plutôt en
dispute avec elle, pas plus de reste qu'avec
les autres. Vouloir discuter ou disputer
avec les ignorants, les obèses et les fanatiques
c'est perdre son temps à risquer de s'attirer
de mauvaises affaires. - Quand les seules
femmes arrivaient, un peu tard car elles avaient
trouvé des commères pour s'informer de ce
parmeur gent de ce qui parlait tous les jours
de la commune - elles restèrent un instant
hésitant devant l'air sérieux et le perdue
elles croyaient s'être trompé de maison
car elles n'étaient pas sans avoir eu plus
petits vers avec les autres commères.
Je sortis pour aller chercher les vaches
au champ en disant à mon beau-frère
d'expliquer aux femmes qu'elles seraient
revenir de leur échec les raisons.

que moi-même fait agir ainsi et qui
 étaient les mêmes que celles qui m'étaient
 fait. Des infecter le cœur. Elles firent
 un petit tas de sable s'entant rapport au
 chaque. Elles disaient même qu'elles avaient
 enlevé ces beaux meubles d. la pour
 recevoir la boîte aux provisions. Mais
 elles n'en firent rien, car toutes les jours il
 à chaque instant je leur faisais voir une
 autre big nœud de sorte qu'elles neurent pas
 le temps de s'arrêter beaucoup sur la même.
 j'avais des livres et de beaux miroirs, en
 plusieurs langues, les langues que je commençai
 je m'étais aussi abonné à un journal
 bilingue, quand j'entendais la belle mae
 attaquer. comme elle faisait à chaque instant
 mes nouveautés, je prenais mon journal
 ou un livre et je laisais aller sa langue
 comme si je n'avais pas entendu ou rien
 compris. Enfin en peu de temps la femme
 avait complètement changé de physionomie
 tant d'intérieur que d'extérieur, tous les traits
 instrumentaux primitifs avaient été transformés
 ou changés; les alentours de la maison nettoyés
 et assainis. Les parents et les amis de ma

fermes qui venaient nous voir par curiosité
pour voir ce que faisait là cet homme catholique
ce beau gendre de Boedven dont on parlait
partout dans les environs, faisaient des compliments
sur tous ces changements. Mais ces compliments
qui s'adressaient à moi ne convenaient pas
à la belle mère. Elle aurait préféré me
voir rester enroué et crupin dans la vieille
routine et la poudrière; elle aurait préféré
me voir aller tous les samedis en ville et tous
les dimanches à la messe et revenir à la
maison le soir plein, chantant et gesticulant
comme faisait son homme antérieur, ou bien
de rester travailler à la ferme et soigner
mes bestiaux. Ce qui l'agaçait surtout
était de me voir lire des livres, mes
journaux et écrire. Elle disait que l'agriculture
ne se faisait pas avec des livres ni avec
la plume. Cependant quand elle allait trop
loin avec ses allusions piquantes car cette
femme ne portait jamais que par allusion
quand elle me reprochait trop amèrement mes
opinions religieuses et politiques je lui disais
de se rappeler ce que j'avais formellement annoncé
à tout le monde, devant les intéressés, sans

cette histoire avant de m'engager chez elle.

Sachant que dans cette ferme il n'y avait
d'autres moyens de vivre que par des vaches
laitières j'avais tourné ensuite mes soins
de ce côté. pour avoir de bonnes vaches
laitières il faut de bons pâturages en été
et de bon foin en hiver avec de bonnes
racines fouragères. J'eus donc mes soins
se porterent sur les prairies et préparer sè-
cher par un labour profond pour semer ou
planter des racines fouragères au printemps.
Mais ce qui me préoccupait surtout c'était
ce fameux marécage, la plus grande pièce de
terre de la ferme, nommée pré rouge, pour ce qu'il
ne voyait dessus que des moines d'eau rouge,
des iphées, du jonc, de la mousse et du bryum
et qu'on voulait même pas me montrer
quant j'allais faire le visite d'usage, me
disant que ce marécage ne contenait pour
rien. Et moi qui le considérais déjà comme
la meilleure pièce de la ferme. Pendant
tous ces premiers hivers quand d'autres trouvaient
ne pouvaient pas nous aller travailler
là. Je fis d'abord creuser des rigoles
profondes pour l'écoulement de l'eau

aveugles et stagnantes. Mais toutes les fois
que nous allions travailler dans ce pré rouge
la bonne bête me gâgnois toujours en disant
rien nous perdons notre temps à ne rien faire.
Mais mon bien faire qui commençait à avoir
confiance en moi disais à la vieille: mais
gout, nous perdons pas tout notre temps
et en effet nous trouvions dans ce marais
que correspondait à la mer par un réseau
d'énormes anguilles dont on aurait pu
tirer beaucoup d'argent. Mais j'en faisais
aux voisins et aux seigneurs de l'histoire de ce
que nous ne pouvions manger nous mêmes.
Quand les rigoles furent terminées et
le pré rouge égoutté je fis arracher les ronces
les joncs et banyères, puis aplatis la surface
les matières extraites des rigoles que notant
que ces matières végétales de la terre
avec les ronces, les épines et les banyères
craillères furent bien sechées puis entassées
et brûlées et j'en fis une bonne couche
de cendre à répandre sur le pré. Tout
ce fut fait durant l'hiver et pour ainsi
dire en peu de temps comme disais la vieille. puis
disais toujours que perdons notre temps

jusque dans cent de même elle avait
 trouvé à critiquer, car si elle cette
 cendre aurait peu servi à quelque
 chose tandis que là sur ce paë rouge
 elle ne servirait à rien. Cependant
 au fin d'Avril ce paë n'était plus rouge
 on pouvait maintenant le nommer le paë
 vert. Et est effé sous l'influence de la chaleur
 il y était formé une couche série de trefles
 de toutes sortes, de loties et de gausses jaunes
 c'avait été comme un miracle, et était
 ainsi que les voisins. Le compariant du
 reste, non pas un miracle céleste assurément
 puisque je ne puis le faire des miracles
 de Nozareth, mais un miracle de Satan
 qui, devant les bractes en fait cent fois
 plus que le miraculeux de Ginzareth
 car c'est à lui qu'ils attribuent toutes
 les grandes fortunes et tous les bonheurs
 insoupçonnés que certains subterfuges accablent
 les humains. Ce paë rouge subitement
 transformé en paë vert ne pouvait être
 nommé plus qu'un tour de Satan, mon ami,
 et la vieille belle mare si elle même que
 les trefles et autres herbes de ce paë ne

ne profiterais pas aux bœufs. Mais
là encore la bonne vieille fut secourue car
à la fin de mai je pus commencer à faire
consommer ce bon foin et je pus alors
commencer le commerce de lait et de beurre
que je savais ^{être} le seul moyen pratique de retirer
sans cette ferme. En faisant consommer le foin
à l'étable je pourrais fabriquer du fumier
dont j'en aurais tant besoin pour fertiliser ces
terres épuisées. Le diable vint encore cette
année-là à mon aide dans une autre circon-
stance. On me disait qu'il était impossible
d'avoir du blé noir dans cette ferme
tellement les terres étaient infestées par
cette fautive plante parasite qui fait le
desespoir de tous les cultivateurs bretons et
qu'on nomme ici ol'houcner. La source
cette espèce de mouton d'on jeune dont les
graines ne peuvent jamais entrer et pousser
avec une telle vigueur dans les terres labourées
labourées qu'elle épuise et étouffe toutes les
autres plantes cultivées. Le champ dans
lequel je devais semer du blé noir était
justement à côté du pré rouge et qui était
me disait-on le plus infesté de sauges.

à l'ébouen. Je l'avais labouré si bon
 heure, sans l'hiver, puis au printemps j'y posai
 la herse qui détruisit une bonne couche
 de la plante parasite que avait déjà couvri
 après ce coup de herse sans en faire nouveau
 il en poussa encore autant. La vieille
 belle mère vivait mollement me voyant
 lutter avec ce terrible ennemi qui serait au
 selon elle plus fort que moi & moi
 que le diable ne vienne encore à mon
 aide. Il y vint sans doute ce bon
 diable car après de voir la vieille ainsi
 la voisine itornis. Pour ce voir le plus
 beau champ de blé noir des environs & dans
 lequel on ne voyait pas une seule plante
 jaunir. C'est encore un miracle de
 l'autre le diable. Le miracle était même
 double car la vieille jalouse avait pensé
 que jamais je n'aurais de blé noir là
 surtout par rapport à la dame, à l'ébouen,
 en suite rapport à la façon que j'avais
 semé: c'est-à-dire que j'avais préparé le terrain
 par la semence en semant absolument contrairement
 aux autres, à la vieille coutume.

Là je vis bien que le cerveau humain
imposonne sans sa jeunesse ne peut plus rien
comprendre plus tard, même des choses les plus
simples. J'ai voulu expliquer à quelques
cultivateurs combien il était facile d'en-
facher cette plante parasite tant redoutée,
de même en quercun croisi avec céréales. Les
graines de ce montard ou sauvage ne germent
qu'autant qu'elles sont ramené vers la surface du
sol et quand elles sont germées en
léger herbage croisi par un jour de soleil suffit
pour s'élever entièrement. On pourra alors
semer du blé noir les souches mais en couvrant
les graines au moyen d'un herbage plus léger en-
fin de ne pas ramener à la surface d'autres
graines de la plante parasite. Tout le secret
est là et qui ne coûte rien. Mais nos cultivateurs
ne le comprennent pas ainsi que bien des secrets
sont aussi simples et perdent ainsi graduellement
tous les ans du temps et de l'argent.

J'avais donc fait déjà deux grands montards
presque en même temps et l'un était de l'autre
un pré sauvage converti comme nous
voulons transformé en champ de trèfle
et le plus beau champ de blé noir là

Je ne dois avoir qu'une récolte
de sarrasin, d'althouesen. inutile.

Mais il me restait encore bien des morochs
à opérer, puisqu'il me fallait, comme
le Dieu des Juifs & des Chrétiens, créer tout
avec rien. Une chose me tourmentait en-
core énormément c'était de voir ma femme
obligée d'acheter ses légumes à Gienper
quant elle y alloit au marché. Je lui
avais promis que ce commerce changerait
bientôt, au lieu d'aller acheter ses légumes
en ville elle irait, & en vendre. Il y avait
là deux coins de terre négligés parce qu'ils
étaient trop petits, de forme régulière pour
pouvoir être labourés à la charrue. Moi
j'en fis deux beaux jardins potagers
sans ces potagers les femmes peuvent trouver
au printemps des choux pommés, des corollas
des bignons, des pommes de terre pascoces,
des petits pois & de la salade à volonté.
que ces gens n'avaient goûté, mais que j'ai
trouvée excellente pendant les années troussées
de la moisson. Ces bons légumes étaient
mes œuvres personnelles, personne ne travaillait
sans les jardins que moi. J'avais des soins

que je faisais le dimanche et jours fets
et aussi le soir après la journée terminée
au champ. J'y avais construit un gombi
dans lequel j'allais faire ma sieste, fumer
ma cigarette, lire mon journal. J'y avais
mis une demi douzaine de richesses seulement pour
m'amuser car j'étais certain que le pays ne
vallait rien pour de l'apiculture.

Quand on avait dit à belle jalouse maie
que le paï rouge était devenu vert tout
à coup, elle fit une gaimace disant qu'on
voulait se moquer d'elle, mais quelle était trop
vieille et trop commode en choses agricoles
pour lui en montrer, et quand on lui dit
que le champ de blé noir était superbe et
dans lequel on ne voyait pas seulement
un bœuf d'alc'hocenen elle ne voyait
pas davantage. Cependant elle ne pouvait
teller les vœux de peur de se trouver les corps
en présence de la réalité qui lui aurait
fait mal au cœur. Surtout pour ce mauvais
paï rouge qu'elle avait offert au premier
venue pour 25 francs par an et moi
j'en tirais au moins six cents francs
cette année là sans avoir rien dépensé.

Enfin j'étais content de moi même.
 Je voyais maintenant qu'à moins d'une
 catastrophe je ne succomberais pas sans
 mon entreprise malgré la lutte la plus
 terrible que j'avais eue à soutenir contre tout
 le monde; contre ma propre femme même
 et surtout la vieille mère qui au lieu de
 soutenir mes efforts faisait tout leur
 possible pour les arrêter; ne trouvant jamais
 bien ce que je faisais parce que je ne faisais
 pas comme les autres. Elles recevaient
 cependant des compliments tous les jours
 par les gens qui venaient voir la femme
 et en ville lorsqu'elles commencent à
 aller vendre du lait et du beurre, par suite
 qu'elles n'avaient jamais vendue et qui
 furent bientôt députés par les clients
 quand ils furent connus. Il arriva bientôt
 que dans le quartier de la rue neuve on
 ne portait plus que du lait et du beurre
 de Boulven, inconnus sur le marché
 jusque là. J'étais bien obligé de rester
 de trouver en moi même mon contentement,
 ma satisfaction et tous les sentiments de bonheur
 de travailler et de vivre, n'ayant personne

à qui confier ces sentiments, moins heureux
que les autres animaux domestiques qui trouvent
le moyen par toutes sortes de mouvements et de
cries de manifester leurs sentiments.
J'avais trouvé cependant à l'autosome
cette année & ceux de trois occasions de man-
ifester mes sentiments tel que je les avais toujours
proclamés. Les curés bretons ont toujours
l'habitude d'aller rendre dans les fermes
tous les ans après la moisson lorsqu'ils
savent que les greniers et les tiroirs sont pleins
ou moins garnis. Les vicaires y vont de ces-
simes accompagnés par un sacristain
quelconque. Mais le curé chef de la paroisse
envoie pour lui & ceux de personnages les
plus importants de la commune, &
ceux-là rendent ou quêtent au nom
du saint patron de la paroisse. Le
vicaire avait jugé à propos de ne pas venir
chez moi, mais les deux quêteurs du curé
vinrent, histoire de voir sans doute comment
ils seraient reçus. Je me trouvais justement
à la maison quand ils entrèrent en annon-
çant qu'ils étaient en train de quêter pour

Saint Allour patron de la paroisse
 je leur dis ensuite que ce saint Allour
 n'avait jamais existé et quod même qu'il
 aurait existé il n'avait plus besoin de
 pain ni argent, et que le métier qu'ils
 faisaient lui était le métier le plus infâme
 possible. avoient l'audace d'aller demander
 du blé ou de l'argent chez des malheureux
 qui n'avaient pas suffisamment de pain à donner
 à leurs enfants, et cela pour un célibataire
 fripon à qui les ignorants et idiots de
 la commune donnaient plus de 200 mille
 francs par an. Ce n'est pas une mendicte
 ni quete cela. C'est une enfame escroquerie
 comme tout ce qui font, de reste, ces fripons
 touseux. Il ne font rien et ne peuvant
 rien faire sans leur divin métier qui ne
 tombe sous le simple article 405 du code
 pénal s'il était suivi et appliqué à leur
 égard. - j'avais expliqué tout cela aux
 deux queteurs afin de motiver mon refus
 tout en leur versant de cidre à boire.
 quelques jours après cela j'allais en
 ville avec une charrette de bois et rencontrai
 le curé sur la route de Benoit et me disais

porter le bon Dieu, le viatique à un malade,
pièce d'un homme portant une cante
au bout d'un bâton. Dans ces conditions
ces marchands de Dieu ont l'habitude
de voir les gens, grands et petits, riches et pauvres,
se prosterner devant un passage. Moi je
n'ignorais aucun besoin de me prosterner
devant et lorsque tous me regardant
son esprit de Dieu qu'il tenait renfermé
dans une boîte. Voyant cela, le porte-
Dieu, qui avait une trique à la main,
marcha sur moi sa trique levée d'une
main et de l'autre il montrait la boîte
suspendue à son cou dans laquelle était
l'âme et le corps de son Dieu sous forme
de pain à cacheter, et criant, l'écume
à la bouche: si vous ne voulez pas
saler le prêtre, saluez au moins le
maître souverain qu'il porte sur son dos.
Je répondis vivement: j'ai pleuré ce maître
souverain et vous si vous ne respectez
pas ceux qui vous nourrissent de leur sang
et de leurs sueurs ne venez pas les
attaquer sur la route, comme les bandes
attaquent les passants. Il reprit son
chemin.

bravissimes toujours so trique, raquant et
 écumant. Cette scène casihéja comme
 avait eu plusieurs témoins; mon domestique
 qui conduisait la charette, le porteur
 de la lanterne, qui était le contourier et
 s'habitait Dorde de moulin des
 Landes, une ou plus méchantes langues
 de la commune, s'acharant toujours mais
 trop maladroïtement à tromper tout
 le monde; puis d'autres passants qui
 s'étaient arrêtés pour voir cette scène.
 Mais il y eut surtout un témoin
 plus important l'adjoint maire de
 la commune qui était resté caché
 derrière la haie en face de nous
 dans un champ à lui; celui là je
 ne le vis qu'en revenant dans une
 auberge où nous obtînmes bonne une
 chopine de cidre, mon domestique et
 moi. L'adjoint maire était justement
 en train de courir de cette affaire
 dont de sa vie il n'avait vu pareille
 il en avait eu peur un moment
 mais il se calmait pour ce qu'il se tenait
 caché. Car ce curé pourrait peut être

bien me faire un procès, serait est hono-
rable pour moi-même. — Oui, je sais, bien sûr
que ces charlatans et imposteurs qui
fabriquent eux mêmes y ont leurs lois
civiles, militaires et religieuses en mettant
tous les droits et toutes les forces de leur côté
neus sifflant, sous peine d'amendes et
de prison de les troubler, de les déranger
le moindre ment sans l'exercice de leur
fonctions. Mais ici ce n'est pas le cas
puisque c'est moi qui ai été troublé
et arrêté sans l'exercice de mes fonctions
de cultivateur, de commerçant et de chasseur
bien plus utiles, plus sages et plus hono-
rables que les diables qui ne sont que de
charlatanerie, des impostures et d'infam-
ies. — Cette affaire fit beaucoup
de bruit et avait sans doute donné lieu
à quelque terrible légende si ce n'est parue
quelques années plus tôt. — N'importe tout
cela avait fini par convaincre les gens que j'é-
tais pas comme ils le croyaient un blagueur
un farceur, que je confirmais mes actes
à mes paroles. Les bretons et autres menteurs, blague-
trous, gouapeurs, etc. ne peuvent pas se mettre qu'il
y ait un seul homme franc et loyal.

Mais nous étions arrivés à l'année
 1870 et déjà on parlait de plébiscite.
 Quant à ce que cela veut dire, s'embourbaient
 les prussiens. Le mot était introduit en
 basteron j'expliquais à ceux qui me questionnaient
 que plébiscite veut dire un décret du
 peuple que l'empereur réclamait parce
 que ce titre lui ne s'avait plus où il était.
 C'est étonnant. Déjà chargé de crimes
 monta sur le trône par trahison et en
 marchant dans le sang jusqu'à la cheville.
 Aussitôt maître il déclare la guerre à la
 Russie, une guerre de religion, car la
 cause venait de tomber du Christ, et mettait
 ainsi les soldats catholiques au service
 de Mahomet pour combattre le Christ.
 on versa là des millions d'hommes et des
 millions d'argent au profit des turques et
 des anglais. Ensuite il déclare la guerre
 à l'Autriche, autre puissance catholique et
 proclame comme le sultan, en se mettant
 du côté de l'antipape Vittorio Emmanuel
 à qui il promet de lui donner toute
 l'Italie libre des Alpes à l'Adriatique,
 puis abandonne le roi en le laissant dans
 un plus gros embarras que jamais.

Et quand ce bon roi voulait lui même
faire l'Italie libre il envoie ses soldats
pour l'en empêcher. puis sur les injonctions
de ces coquins, jettor et Morny, il déclare
la guerre à la république Mexicaine la guerre
la plus infame qui ait jamais été faite
par un peuple soi-disant civilisé à un peuple
civilisé et qui attira sur la France la haine
et le mépris de toutes les nations. Sachant
qu'il était un objet de mépris et de dégoût
pour tous les peuples étrangers il voulut faire
voir à ces peuples qu'en France au moins
il était estimé et adoré, car il était sur
d'avance que les français ignorants, abrutis
avachis par de tels ans de tyrannie, tous
tenus en liesses par les députés, les ministres
les préfets, les maires, les gendarmes, les
sergents de ville et les gardes champêtres voteraient
pour lui, lui donneraient carte blanche.
Voilà pourquoi ce sinistre manœuvrier
fit faire ces plébiscites. Mais quelque
sur son succès il adressait de longs et beaux
discours à ce pauvre peuple pour mieux
le tromper. Il faisait aussi attribuer

Des images à profusion. Une de ces images représentait la peste, la famine, le brigandage, la guerre et la révolution c'était le spectacle, les misères les horreurs qui tomberaient sur la France, ~~si~~ les français seraient assez stupides de voter contre l'empire. L'autre image représentait le contraire: la paix, la prospérité et l'abondance. Ce serait le tableau que présenterait la France après le vote si tous les français seraient sages. Mais les rares français qui connaissent la situation de la France alors vis à vis les étrangers et le montrent hideuse que la gouvernais voyaient clairement les choses en sens contraire. Ils voyaient bien que la France était conduite jusqu'au bord du gouffre par ce ministre bandit et il faudrait bien qu'elle y tombe avec lui. - Il s'était formé à Paris un comité de protestation mais que pouvait il contre toutes les forces réunies depuis la force barbare jusqu'à la force sinistre du peuple qui était incapable de faire un seul effort ni physique ni intellectuel pour sortir de l'abaissement et l'ovachinement ou il était plongé.

celui qui portait alors de république, de libé-
té ou de quelque chose contre l'empereur était
sur d'être dénoncé et vite arrêté. Durant
toute la période plébiscitaire j'avais en vain
cherché parmi tous électeurs du canton de
Quimper un seul protestataire. Il y avait
cependant à Quimper un individu sans nom
sans face ni lieu qui avait été chargé par
quelqu'un de distribuer des bulletins Non,
et la circulaire de Comité de protestation.
Ce pauvre bougre qui ne risquait rien avait
des bulletins dans les rues le samedi, le veille
de plébiscite, mais personne n'approchait de
lui, qui pour l'empêcher, l'insultait et le menaçait.
Moi j'avais déjà reçu la circulaire de Comité
par la poste. J'avais pris à cet individu
une poignée de bulletins Non qu'on me
s'avançait de ne pouvoir placer aucun.

Le jour de plébiscite, le 8 mai 1870, j'allai
au bourg. En route je disais à tous ceux qui
voulèrent m'entendre que j'allais aller pour
voter non. Je l'avais dit au maître de la maison
qui était et qui est toujours resté bonapartiste
envoyé à l'armée me dit que j'étais bien
timoré de protester ainsi publiquement.

contre l'empereur. Au moment que je
 me dirigeais vers la maison en vue
 commune, un des plus riches fermiers
 de la commune, vint me demander, mais
 en secret et à voix basse si c'était vrai
 tout ce que je disais de l'empereur. C'était
 lui singe. Je ne parle jamais que des choses
 dont je suis certain. Alors donnez-moi
 un bulletin non, si il en jouant son
 bulletin qui dans sa poche. Je lui en
 donnai un qui il vint s'extremement mettre
 à côté avec moi et a fait tout ce qu'on
 y trouve non au développement de
 l'histoire. On y avait trouvé un troisième
 bulletin non mais avec des observations
 faites au canyon ce qui le rendait nul.
 Je fus l'objet de toutes les conversations
 à la fois dans le bourg et dans toutes les obli-
 le long des routes. Tous ces paysans pensent
 que je serais bientôt arrêté et conduit
 au Caire. On avait dit aux paysans
 qu'après la plébéité l'empire serait enfin
 fondé sur la paix et la prospérité, que ce
 serait désormais un empire libéral.

Mais lorsque peu de temps après les bruits
de guerre commencèrent à circuler ils se
demandèrent si réellement ce fléau n'avait
pas été une leure. Cependant on leur disait
que cette guerre « que la presse nous déclarait »
ne serait qu'une gloire de plus pour l'armée
française et la consolidation définitive de
grand empire libéral et ils le croyaient.
Les journaux politiques et religieux ont
une telle puissance sur les masses qu'elles
s'y laissent toujours prendre à ces appâts.
Et les nombreux peuples connaissant cela
ne manquent pas de prodiguer ces mensonges.
Moi qui connaissais cet assassin Badinguet
échappé du bagne je leur disais bien
à ces foyers obtus qu'ils avaient été trompés
le jour du fléau par les plus grossiers
mensonges comme on les trompait
maintenant avec la guerre qui avait été
provoquée par l'empereur lui-même
comptant sur la bravoure de ses soldats
pour battre les prussiens comme nos
anciens battaient les autrichiens, ce que lui
aurait coûté encore un regain de vie.

Mais les soldats qui avaient battu les
 autrichiens en un mois n'étaient plus
 là. Je l'ai vu si l'armée avait
 été complètement désorganisée en 1857
 il ne restait plus que la garde impériale
 dont le sire avait besoin pour garder
 sa précieuse personne, dans les autres
 régiments il n'y plus que les noyaux.
 Il y avait bien eu le projet une armée
 appelée garde mobile mais était restée
 parfaitement immobile jusque là. Le
 budget divorcé par une armée de
 600 000 francs ne permettait pas d'habil-
 ler et d'équiper les soldats de cette
 fameuse garde... immobile. Ainsi quand
 le maréchal Le Gœuf disait aux députés
 et sénateurs qu'ils pouvaient se reposer
 sur l'armée car elle était en meilleur
 état possible, qu'il ne lui manquait
 pas seulement un bouton de gilet
 c'était là encore comme toujours, un
 pitoyable mensonge, car il lui manquait
 la plupart des et même un chef capable
 de la commander. Je connaissais tous

les ayant vu à l'œuvre depuis Sébastopol
jusqu'au Mexique. Nous avions gagnés leurs
croix et leurs épauillettes en fusillant les
français en 1848 et en 1852, mais sur les champs
de bataille ce n'étaient que des lâches, des traîtres
et des imbéciles, des ânes comme disaient
les officiers étrangers conduisant des troupes.

Mais ces petits lions de Crimée, d'Afrique,
d'Italie et du Mexique qui savaient vaincre
malgré les ânes n'étaient plus là. Les prussiens
le savaient bien. pourtant que des chefs ils
s'en moquaient. ils connaissaient leur amitié
passée depuis longtemps en disant un proverbe.
Enfin la guerre était déclarée. et tout de
suite les troupes furent dirigées sur la frontière
de l'est. A Berlin, et à Berlin vivaient
quelques troupes en s'embarquant dans
les trains et tout le long du trajet.

Nous étions en pleine moisson. j'avais
deux domestiques qui faisaient porter de
la fameuse garde mobile qui n'avait
jamais eu un fusil entre les mains.
Ils furent appelés comme les autres.
ils plantaient en portant. Je leur dis

qu'ils n'avaient rien à craindre de
la guerre car avant qu'ils soient
arrivés à leur régiment tout serait fini
ou ce peu près. Car pour moi il n'y avait
aucun ^{sort} sur l'issue de cette misérable campagne
entreprise dans de telles conditions; avec
une armée désorganisée et numériquement
inférieure à l'armée ennemie. Et cette armée
désorganisée et inférieure en nombre ~~était~~
était commandée par de crétins, des imbéciles
et des lâches que je commandais tous.

Ce que j'avais pensé de cette triste affaire
ne tarda pas à se réaliser. Du premier
coup les prussiens entrèrent en France
bruyant et mettant en fuite toute l'armée
du sire Badinguet les maréchaux d'armée
en tête. Bazaine l'ex-empereur de Mexico
entra à Metz avec 150 mille hommes
les meilleurs soldats, les seuls avec lesquels
on aurait pu résister un peu à l'ennemi
en attendant l'organisation d'une nouvelle
armée. En les enfermant à Metz
il les rendit inutiles. MacMahon
se sauva jusqu'au Camp de Châlons

out avec les Sibiriens de son armée
A des carrosses de mobiles & mobilisés
il forma encore une grande armée
qu'il s'empresse de conduire à Séban
où les prussiens les attendaient pour
les rembarquer et les conduire plus loin
aux confins de la prusse avec Bismarck
en tête. L'Empereur de Prusse
il vit qu'il avait bien réussi à livrer
son armée à Guillaume il se laissa
glisser de son cheval disant qu'il était
fatigué, et laissa ce général ~~Wimpfen~~
les soins de faire la livraison.

Maintenant on pouvait dire que son tour
était de la France. Finis galles comme
disait Prosper Mérimée en mourant
justement en ce moment là. Mica entre
les bras de ses nourris d'Albion. Il est
vrai que Bazaine & MacMahon en vendant
nos secrets vendent en même temps le
sinistre bandit & assassin à qui l'on
donne le titre d'empereur des français.
A Paris on se réjouit toujours les affaires
de la France, un nouveau gouvernement

s'était formée composée de députés de
 l'opposition parvenue tous avec elle appelé
 le gouvernement de la Défense nationale
 lorsqu'il n'y avait plus de Défenseurs.
 ce gouvernement fit encore cependant
 une levée de miliciens mais était pour
 envoyer en prison pour augmenter le
 nombre des prisonniers. Des seigneurs
 royalistes avaient aussi formés des bandes
 sous le nom de francs tireurs. Un jour
 je me trouvais à Quimper où je vis officiellement
 que un de ces seigneurs faisait appel à des
 hommes de bonne volonté pour aller
 avec lui sauver la France. Je ne connaissais
 pas l'individu. Mais la semaine d'avant
 j'avais lu ce jour là pour nommer les
 chefs j'allai voir à la mairie. Il y avait
 là de beaux messieurs dont je connaissais
 quelques uns puis des carliers des voleurs
 que ces messieurs avaient engagés volontairement
 gens qui n'avaient jamais
 touché un fusil. On procéda au
 vote pour nommer un capitaine et un
 lieutenant. Le capitaine était tout désigné

c'est naturellement celui qui avait lancé
l'appel. Mais elle lui aurait voulu avoir
pour lieutenant quelqu'un qui avait déjà
servi afin de lui apprendre quelques notions
de métier ses armes, à lui d'abord et ensuite
à ses jeunes tirailleurs dont aucun n'avait jamais
tiré un coup de fusil. Quelques uns des
ouvriers me connaissaient et savaient que
j'étais un ancien sous-officier. C'est
à l'unanimité des voix je fus nommé lieut-
enant. moi qui étais allé là simplement
pour voir ce qu'étaient ces gens là qui
avaient la prétention de sauver la France.
Quand tout fut terminé je dis au capitaine
que je n'étais pas venu là pour m'engager
mais que puisque les volontaires me voulaient
pour leur chef je marchais, seulement
je lui demandais 24 heures pour aller
chez moi d'abord et ensuite pour réfléchir
puisque je ne savais trop de quoi il s'agissait.
Il y avait alors à Quimper un vieux libéral
et en même temps un vieux républicain le
seul que l'on connaît à Quimper alors.
C'est lui qui me envoya des lettres et des brochures

de l'étranger et savait même que personne
dans cet état la France se trouvait vis-à-vis
de la prusse et des autres puissances.
Je connaissais ce libraire. Je courus
chez lui et je lui racontai l'aventure
que venais de m'arriver. Mais lui sans
me donner le temps d'achever, me dit
de retourner vite remercier ce capitaine
et toute sa bande et de revenir chez lui.

En retournant du côté de la maison je
trouve le capitaine qui allait au café
avec les grands seigneurs de sa bande. Je
lui dis que je regrettais d'avoir accepté de
son lieutenant. Il fit semblant de dire
qu'il regretait aussi mais au fond il n'en
pas fâché de me voir me retirer. car il
avait déjà appris à qui il allait avoir
affaire. C'était pas un lieutenant qui
lui fallait à lui, c'était un volch plot
et rampant. — Je retourne chez le libraire,
le père Lofage, comme on l'appelait, celui
me mis au courant de tout ce qui se passait
depuis le départ de Badinuer.
Vous savez bien, me dit-il, qu'en 1811

les prussiens quand ils vinrent a paris
ils amenèrent avec ^{eux} Louis 18, le faïence du
Capet décapité, pour le mettre sur le
trône a la place du bon d'Orléans qu'ils
envoyèrent a l'île d'Elbe pour planter des
choux. Et tous les nobles, les curés et com-
saluèrent avec enthousiasme la restauration
des rois de la vieille race hénostanie. Or
de cette race de Capet l'usurpateur, il en
reste encore un. Les prussiens s'en vont bientôt
a paris et ce dernier descendant de l'émigré
de l'ancien Carloman se prépare a entrer
avec eux pour s'asseoir sur le trône de ses
aïeux. Et c'est pour lui que tous ces
curés s'annoncent et processonnent. C'est pour
lui que tous ces nobles forment des bandes
pour aller avec elles saluer leur souverain
légitime. — Je remercie le juri Lafage
des bons renseignements qu'il me donne
sur la situation présente de la France
et sur cette bande de monarches, cléricos-
fards parmi lesquels je failli me fourrer.
Ces prétendus princes d'Église qui ne tiennent
pas un seul croûton de fruit restent longtemps

a Quimper formant la garde d'honneur
 du préfet et de l'évêque, escortant les
 processions que l'évêque faisait à chaque
 instant en chantant et hurlant dans
 les rues cherchant à réveiller le Dieu patrie
 des rois de France. Je jurant de re-
 sauver Rome et la France au nom du
 sacré cœur. — Ce fut aussi en ce moment
 que l'on forma la garde nationale dans la
 commune de France. Nous fumes com-
 muni le jour même ou j'intéressai
 ma première fille morte de croup en
 même temps que mon premier domestique
 mort de la petite vérole qui faisait de
 nombreuses victimes sans nous comme
 en ce temps-là. Depuis tous les événements
 et les catastrophes arrivés coup sur coup
 catastrophes que j'avais prédites lors de
 l'éclosion en ce lieu nombre d'indignes
 s'approchèrent de moi et quelques uns
 de ces amis du moment me proposèrent
 pour capitaine de la commune sans
 même me demander mon assentiment.
 Cela se fit de cette spontanément le
 jour même. Car le candidat du maire

se curé et compagnie sont désignés depuis
longtemps et ces messieurs pensant bien qu'une
certaine protestation ne s'élèverait contre cette
candidature. Ils firent donc un petit ton
s'entendant certains groupes ouïr vive Biguier
autant que je le fus moi-même attendus
quelques mois avant tout le monde me
j'attais des pierres. Ils en firent même
effrayés. L'écouter ces cléricofarces que leur riche
candidat sur ce terrain vite sans les sibilés
de basses pour payer à boni aux futurs
godes nationaux s'enrichir votant pour
lui, et le maire parcourait tous les groupes
parlant contre moi toutes sortes d'outrages
les plus grossières et les plus menaçantes
sans respect pour mon veuil et ma vie. Un
ni pour l'infamie l'ouïr que je venais d'inter
Cependant malgré toutes ces méchantes
manœuvres et malgré la boisson payée
j'aurais encore eu la majorité des voix
si l'on avait procédé à un scrutin régulier
Mais ces coquins craignant de voir leur
candidat battu par un républicain libre
furent employer un subterfuge. Le

main tremblant s'éleva de celle interdite
 en un vif sursaut, monta sur les
 marches de l'escalier et dit: puisque
 c'est ainsi qu'il y a deux camps, je
 vois voir lequel sera la majorité. Que
 ceux qui veulent s'engager passent
 à gauche et ceux qui veulent le soutenir
 à droite. Il y eut alors un certain
 mouvement de chassacrosi. Les uns
 passèrent volontiers d'un bord à l'autre
 d'autres se laissèrent traîner par un
 mouvement de la foule. Mais le main
 leva le mouvement de son autorité
 en disant: Vous voyez qu'il y a beaucoup
 plus à droite qu'à gauche de monde.
 Je ne donne le commandement qu'aux
 gauches. Il y en avait qui disaient: ça
 pas vrai. Nous ne voulons pas de
 pour capitaine nous menons ça et vous
 voyez: C'est n'est pas ainsi qu'on fait
 son élection. - Mais j'intervins alors
 disant à mes amis: laissez tout ça
 que ce n'est la guerre comme on
 une parole que jamais ne capitaine

ni soldats n'auraient rien à faire pour
cette guerre qui était véritablement terminée
attendu que toute l'armée était portée
en France ou en Suisse, qu'il ne restait
plus ni un fusil ni une cartouche
pour donner. Sur ce mes amis
s'en allaient sans les Obits laissant le
Major et capitaine avec leur gourd pour
avoir encore un lieutenant des lieutenants
sages major, sages et capotaine comme
à l'intérieur. Ils nommèrent lieutenant
un ancien clerc qui ne savait ni lire
ni écrire, deux lieutenants un maçon qui
ne savait pas s'élever et le reste de
même toi-même. Le capitaine et le maçon
qui savaient quelque peu les exercices
étaient chargés par le capitaine qui ne
savait rien de promener toutes les dimanches
la compagnie sur la route ou personnellement
ou au port y compris d'en dire à un
autre. C'était tout ce qu'ils pouvaient
faire. Le capitaine ne venait jamais au
bout de la semaine, il avait peur de
rencontrer le capitaine et moi simple
soldat de troupe clerc

Le pauvre capitaine. n'avait d'autres
 qualités ni d'autres capacités que d'être
 riche, canaille; fils du plus grand
 fripon & voleur d'Angleterre, trahit
 & voleur lui-même qui tremblait
 de se trouver face à face avec un homme
 honnête, franc & loyal. — Enfin cette
 guerre eut tous les résultats que j'avais
 pressentis au moment de la bataille:
 l'effondrement de l'empire & la ruine
 de la France. Cependant les malheureux
 abrutis par des siècles ans de despotisme
 césarien ne voulaient pas encore entendre
 parler de la république, les vices, les
 clercs & les nobles leur en faisaient
 peur en leur parlant de la première
 république qui avait coupé les têtes
 des nobles & des clercs. Aussi quand
 on alla voter pour former un nouveau
 gouvernement je me trouvais encore
 seul, tous les autres se réunirent au
 scrutin les nobles & les clercs et
 votèrent en masse pour les candidats
 monarchiques & cléricaux c'est à dire
 pour Henry V.

Il fallut voir alors comme ces coquins
étaient contents. Rome et la France étaient
sauvées. Quand ils virent surtout que
ces députés avaient nommé le vieux Thiers
président. Oh ils ne savaient pas président
de la république, ce mot leur faisait trop
d'honneur, mais président du gouvernement
provisoire en attendant l'arrivée du roy
Henry V. Quoique cette première
chambre n'avait été nommée que
pour régler les comptes avec Bismarck
et qu'elle voulait aussi régler
la forme du gouvernement. Mais ce n'était
pas si facile qu'ils le croyaient. Ces
monarchistes étaient en grande majorité
mais divisés entre eux. Les uns
demandaient Henry V le dernier héritier
des Bourbons capets, les autres voulaient
un des héritiers de Louis Philippe les uns
préféraient même tous les pays d'Europe.
Alors le vieux Thiers, le chef des Orléans
leur dit que le gouvernement qui était
le moins était encore la république.
Et voilà que ces monarchistes ayant un
grand nombre de rois en réserve obéirent

de proclamer la république. Oh ils pensaient
 bien en eux même que ce n'était que provisoire
 mais une grande majorité à la chambre et
 voyant que l'imbarras de Choiseul finissait
 bien par s'entendre surtout avec ce vieux
 malin d'hiern qui avait déjà renversé et
 restauré deux rois. Aussi pour l'encourager
 cette assemblée nationale lui vota un
 million deux cent mille francs soit dix ans pour
 rénover son hôtel bailli par la Commune.
 Et lui vingt fois millionnaire, septuagenaire
 et sans hésiter accepta de bon cœur, et
 cela au moment que la France se saignait
 aux quatre veines pour payer les loants
 et les indemnités de guerre. Et il fut
 appelé le grand potiche, le laborateur de
 l'histoire. Mais ce qui attendaient surtout
 de lui ses amis en monarchisme c'était
 qu'il les délivrerait à jamais du cauchemar
 de la république. Mais quand ils virent
 que le bonhomme ne se dépêchait pas
 d'accomplir leur vœu ils l'envoyèrent
 promener et le remplacèrent par le fuyard
 de Rochefort de Sedan. en républicain
 et la loi, devant l'échanger mais pas
 républicain.

et brave devant les français sans armes,
devant les femmes et les enfants. Celui-là
avait promis d'aller «^à quelque bout »
Et pour aller plus vite il fit dissoudre
la chambre, ne conservant que des ministres
monarchistes, cléricaux et papistes. Ce fut
une triste période, cette période dite du
16 Mai pendant laquelle la France était
entièrement sous la domination des
nobles et des curés. Tout le monde
semblait encore en ce moment pire
que sous Badinguet. Des préfets, des
sous préfets et des maires à poignée avaient
été placés partout. De longues lettres de
proscription avaient été dressées par les
soins de ces administrateurs. On me disait
que j'étais le premier en tête sur la liste
de notre commune laquelle fut dressée
par l'ancien maire bonapartiste et martin
Henry cinquante que le conseil municipal
avait repudié. Un autre bonapartiste au
certain, formel dans la commune mais
qui n'était pour le pays fut nommé
par le préfet. Mais celui-là était l'homme
le plus respectable et le plus estimé de la
commune

aucun conseiller ne voulut s'approcher
 de lui. il dimissionna, après lui on
 nomma Mathieu de la Boixie, mon
 oncle et maître. Mais celui-ci envoya
 sa dimission au préfet le jour même
 qu'il fut nommé. par moyen de
 nous imposer un maire. Nous restâmes
 ainsi durant toute la période de gouvernement
 de l'ordre moral sans maire. C'est pour-
 quoi la commune fut appelée la commune
 révolutionnaire, républicaine. Et tout
 cela fut attribué à moi. O moi pauvre
 paysan de troisième classe réputé capable
 de changer l'ordre des choses dans la commune
 et de tenir tête au préfet jusqu'à le mettre
 au défi de nous imposer un maire. Cela
 se disait partout et nos nobles chotelaïns
 et leurs amis les bourgeois se demandaient
 pourquoi qu'on ne m'envoyait pas au
 bagne. On le disait à ma femme et la
 vieille mère, aux domestiques. On leur
 disait que ces gens de ce genre motins on
 venait le républicain roge de Boulven
 aller à Quimper entre quatre gendarmes
 les mains aux poignets.

En ce temps-là j'avais un vieux domestique
chez le tonton Rospar de Kerkuela, chez
ce vieux philippin oncle de ma femme
et dont j'ai déjà parlé. Ce domestique
un nommé Ferdinand Jean descendait d'une
vieille famille riche, autrefois et avait fré-
quenté un peu l'école des frères qui
il s'était marié pendant la guerre comme
beaucoup d'autres pour éviter d'aller à la
guerre. Comme c'était un homme paisible
et un peu sur l'âge notre seigneur et
maître le prit pour journalier et le
mit à côté au château dans un misérable
cet homme venait chez moi toutes
dimanches me demander des nouvelles
de la politique et autres choses encore.
Car c'était un homme qui comprenait
fort bien les choses de ce monde mais
n'était à même de les expliquer, n'ayant
jamais de cette troupe personne à cause.
Dis que j'en eximais la boule de ce
bonhomme je comparais de suite que nos
deux intellects allaient se comprendre et se
fraterniser. En effet le bonard avait voulu
que son crâne fût percé comme le mien

non pas à la tempe gauche mais au coin
 du front. Le conduit n'existant pas moins
 par lequel les idées pouvaient entrer et
 sortir. Enfin je compris qu'avec lui il y
 avait moyen de causer sérieusement de choses
 sérieuses. Il aimait à questionner, à s'enquérir
 sur toutes choses. Les premières questions qu'il
 m'adressa étaient les questions religieuses. Il avait
 tant entendu parler de moi justinien au
 sujet de ma religion qu'il voulait savoir
 quelle était en réalité ma vraie religion.
 Je lui répondis que je ne connaissais que
 la religion de l'humanité fondée sur la vérité
 la raison et la justice attendu que toutes
 les autres religions et cultes imposés aux hommes
 ne sont fondés que sur les plus péloables
 et les plus monstrueuses mensonges. Ici je
 fus obligé d'entrer dans d'assez longs détails
 pour expliquer à mon ami Jean et Yan
 ce que nous entendons par le mot humanité
 attendu que ce mot admettant tant d'autres
 même j'en ai vu d'existants pas dans notre ville
 et même dans la langue bretonne, les bretons
 rapportant tout à la divinité le bien et le
 mal n'ont pas besoin de moi pour

expliquer les choses humaines puisqu'elles
ont toutes pour auteur un être incompréhensible
et inexplicable. Il y a de nombreuses légendes
en Bretagne qui rapportent que des individus
ont été gravement punis pour avoir voulu
expliquer les choses de ce monde autrement
que d'après les écritures sacrées, et pour
s'être moqué de Dieu et de ses prêtres.
Grâce à l'ouverture accidentelle de son crâne
Jean arriva vite à saisir mes explications.
Mais aussitôt qu'il avait saisi une question
il en demandait une autre. Et c'était ainsi
tous les dimanches et souvent dans les jours
de semaine, en hiver, durant les longues nuits.
Jean prenait un véritable plaisir à s'instruire
tant qu'il sentait que j'en avais moi-même.
J'avais trouvé enfin un être qui me
compréhendait, avec qui je pouvais causer
sur toutes choses à l'égal, comme je
causerais autrefois avec l'amigo filosofo-
mexicain. Malheureusement je ne pouvais
lui parler qu'en breton, et c'était là
dans lequel il est difficile sinon impossible
de donner des explications scientifiques
et philosophiques. et c'est pour ça que

nos tuteurs et comorts veulent maintenir
 cet Orisme chez leurs ouailles... N'importe
 avec une intelligence ouverte comme celle de
 Yan de Grentien et avec le goût qu'il avait
 de connaître le fond des choses nous
 arrivâmes très bien à nous entendre. Nous
 traitâmes en semble toutes les questions du
 monde tel que j'en avais déjà traité
 là bas au Mexique avec el amigo Solvay
 sauf que là bas j'avais affaire à un savant
 et aimable contradicteur. Tandis qu'ici je
 n'avais qu'un auditeur passif et attentif.
 Si l'interrompait parfois c'était par que-
 ques explications théoriques, scientifiques, histor-
 iques et philosophiques se trouvaient naturellement
 en parfait accord avec ces idées religieuses
 et morales chrétiennes dont son cœur
 avait été bercé dès l'enfance. Mais comme
 dans son crâne il y avait un combat entre
 ces idées fausses qui ne sortent laissant de la
 place aux idées vraies, raisonnables et raisonnées.
 Je ne vais pas rapporter ici toutes ces
 questions ayant fait un traité à part
 que l'on trouvera joint à ces écrits et sans
 doute sont traitées toutes les questions théologiques

théogoniques, mythologiques, métaphysiques et
psychologiques, questions sur lesquelles des
millions d'individus ont écrit des millions
de volumes sans être plus avancé le
dernier que le premier. tous nous font
et ne font jamais que l'œuvre de Pétaloge
voulant expliquer ses fables absurdes par
des fables stupides ou expliquer le néant par
rien par le naturel qui est tout.

Les premiers inventeurs de dieux étaient
plus malin que nos théologiens et nos
psychologues modernes. Ceux-ci ne perdant
pas leur temps à expliquer ni à épiloguer.
ils disaient au peuple comme Mahomet:

Crois ou meurs. Et les peuples ignorants
et abrutis croyaient et adoraient des
dieux animaux et des animaux dieux.

A cette façon d'imposer des dieux et des
croyances à tous, persiste chez nos prêtres
et nos tyrans. Aujourd'hui encore à la fin
du XIX^e siècle on oblige les citoyens français
à se découvrir et lever la main droite pour
jurer devant l'image du plus grand des
criminels que le peuple abrutit adore comme
dieu, dieu animal et animal dieu.

comme tous ses prédicteurs, on en le peint
 avec son arme d'oiseau et de mouton.
 Il va sans dire que l'ami Jean et moi
 nous faisons comme nous faisons le bar à
 Durango et amigo Solwary y yo, nous vidions
 tous en courant des cueillies de cidre renforcé
 avec du guin ardent que Jean aimait à fêter.
 Nous passions ainsi des heures charmantes
 et hebeuses, dans un oubli complet des
 misères humaines. - Après ~~de~~ avoir fait
 comprendre à mon ami l'absurdité de toutes
 ces fables de dieux, après les fables Brahmanes
 les plus vieilles de toutes, puis les fables juives
 qui ont encore cours, forcées aujourd'hui
 chez les juifs, mohométans et chrétiens; après
 lui avoir fait comprendre que les hommes
 se lui sont les créateurs de ces dieux ont
 été au contraire les créateurs de ces dieux
 imaginaires, Jean voulait avoir des explications
 sur le monde réel, le monde physique visible
 tangible et pondérable. Dans ce domaine
 des choses matérielles les explications sont très
 faciles; de bons yeux et l'intelligence d'observation
 suffisent. Là il n'est pas nécessaire d'inventer
 des théories vides pour expliquer des absurdités.

comme font les th'co. mytho. psycho. emboullologes.
Après avoir expliqué à mon ami y an
la composition chimique et les propriétés physiques
de tous les corps terrestres, il me fallut lui
expliquer l'astronomie la science la plus
facile de toutes. Car j'ai bien dit que
j'y avais fait de nombreuses découvertes
libres que je mendiâis mon pain ou gardais
les vaches notamment les mouvements de la lune
et des planètes. Découvertes qui auraient
conduits un homme au bûcher si l'on y a
quatre cents ans si l'on en parle.
Qu'ai-je dit quatre cents ans? On sait
ce qui arriva à Galilée en 1630 quand il
osa proclamer que la terre tournait. Il
fut obligé de jurer les mains sur les
Évangiles qu'il avait menti autrement
il aurait été condamné à mort comme
le fut Socrate pour avoir dit que les
Dieux n'étaient que des êtres imaginaires.
Moi de mes découvertes je ne pourrais en
parler à personne. On m'aurait par conséquent
à mort mais m'aurait envoyé paquer
en un théâtre de foire et d'imbécile

Jean lui même qui avait saisi du premier
 coup mes explications sur les Dieux inventés
 par les hommes ne pouvait plus croire mes
 explications orthodoxes tellement que les sciences
 naturelles entrent difficilement dans les cerveaux
 par la raison qu'on commence toujours par
 remplir ces cerveaux de contes et de fables
 obscures pour le plus grand bonheur des
 exploités de l'imbécillité. Heureusement
 que les sciences naturelles ont l'avantage de
 pouvoir être démontrées. - Une nuit que je
 portais à Jean de la Lune lui expliquant
 que ce satellite n'était, comme disent les savants,
 qu'une province de la terre, contrainc à
 suivre sa mère dans sa course autour du
 soleil, il secoua sa tête ne voulant pas croire
 dans son vie comme dans l'idée de tous
 les ignorants si nombreuses en ce monde la terre
 était une masse fixe autour de laquelle
 le ciel tournait avec le soleil, la Lune et les
 étoiles attachés à son plafond à que tout
 ça tournait de l'est à l'ouest. La Lune se
 trouvait alors presque pleine et se trouvait
 dans la constellation du taureau, et cette
 nuit même elle allait passer sur l'œil

de trouver cette grande étoile rougeâtre
qui est un soleil prêt à s'étendre. Je
le montre à Jean au moment que la
lune allait passer dessus. Voyez bien, lui
dis-je que cette grande étoile rouge se trouve
maintenant sur la gauche de la lune sans
en craindre la lune va passer dessus et vous
verrez bientôt l'étoile et la route de phébé
après. L'étoile si près de la lune nous
retournera bien de côté. Quand je
jugeai que le passage était effectué j'en
la binoculaire; allons voir maintenant.
Oh bien voyez, lui dis-je, cette étoile rouge
bien remarquable, elle est maintenant sur
la droite de la lune. Cette lune n'est
pas chassée au ciel comme vous le croyez
à quelle marche non vers l'occident mais
vers l'orient. Demain soir vous n'aurez
plus à regarder, elle sera très loin de cette
étoile, car elle marche vite cette vieille lune
étant obligée de servir la terre dans sa course
autour du soleil à dont la vitesse est de
six cents quarante huit mille lieues par jour
et de tourner encore autour d'elle en trente
jours ce qui fait que sa vitesse est au moins
théoriquement celle de la terre.

Cette fois un éclair de science astronomique
 entra dans le cerveau de Jean. Il s'étonnait
 maintenant comment il n'avait pu déjà
 remarquer ce mouvement de la lune lui
 qui la regardait si souvent pour y chercher
 comme tous les ignorants les signes du temps.
 Alors je pus donner à mon élève la description
 complète de ce satellite, lui faire comprendre
 qu'il n'était qu'un morceau de notre planète
 de laquelle il s'était séparé au temps où elle
 était encore en état de gaz et qu'elle remplissait
 toute cette étendue qui la sépare aujourd'hui
 de la lune, sa fille, et lui faire comprendre
 l'erreur dans laquelle il était avec des millions
 d'ignorants au sujet de l'influence de ce satellite
 sur les variations du temps. La science avec
 ses expériences a depuis longtemps de montré
 l'innocuité de cette censurée croyance. On
 sait bien aujourd'hui que le vent et la pluie ne
 se forment que sous l'influence de la chaleur
 et que les changements de saisons et de température
 sont dus à la position inclinée de notre
 globe sur son axe qui fait qu'il est inégalement
 éclairé et chauffé par les rayons solaires.

Enfin je fis à mon Jean un cours complet
d'astronomie et de cosmographie. Après
la leçon je lui montraï les planètes, celles qui
sont visibles à l'œil nu, c'est à dire Venus
Mars, Jupiter et Saturne, que les anciens
connaissaient mais qui sont ignorées des quel-
vingt dix neuf centièmes des modernes.
Je lui fis comprendre que ces planètes
étaient toutes des masses rondes comme la
terre, plus petites ou plus grandes, que toutes
étaient des filles, ou comme disent les doctes
des éclosoeurs du soleil auquel elles sont
rattachées en vertu de cette force universelle
que tous les corps célestes exercent les uns sur
les autres en raison de leur masse et de celle
de leur distance. que toutes ces planètes
avec la famille de satellites - car toutes elles
en ont même plusieurs excepté Venus - tournent
autour du soleil comme la terre et sa fille
d'occident en orient dans des orbites plus
ou moins grandes suivant leur distance
du grand papa Helios. Mais toutes elles suivent
la même voie céleste à laquelle les grecs
avaient donné le nom de zodiaque, qui
veut dire animal, parce qu'ils avaient suivi

cette voie en Ouge parties ou signes & ces
signes ils avaient donné des noms d'animaux
Notre terre passe une fois par an devant chacun
de ces signes, mettant un mois à traverser chacun
d'eux. Mars la planète la plus près du soleil
passe tous les 87 jours devant chacun de ces signes,
Venus tous les 224 jours. Mars tous les 687 jours
Jupiter tous les 12 ans & Saturne tous les 29
ans; Neptune la plus éloignée de ces planètes
découverte par le Verrier en 1846 ne passe devant
ces signes célestes qu'une fois tous les 164 ans.

L'ami Jean devint ainsi astronome & cosmographe; mais il voulait aussi connaître la cosmologie, savoir comment tous les corps célestes, soleils, planètes & comètes se sont formés. Comment les végétaux & les animaux paraissent sur notre globe & comment ces végétaux & animaux se paraissent. Une fois l'ami Jean ne voulait plus s'arrêter et moi j'avais du plaisir à lui expliquer tout; les seuls plaisirs que je pouvais me procurer dans ce coin si tenu isolé & milieu des paysans ignorants & obscurs. Il y a un proverbe qui dit que la parole a été donnée à l'homme pour signifier sa pensée.

Ce proverbe ne manque pas de justice pour
les poètes, les jésuites, les diplomates, les politiques
et ingénieurs pour tous les exploités de
l'imbécillité humaine, mais pour moi il
m'a jamais servi que trois ou quatre fois dans
mes pensées et mes opinions. Et c'est ainsi
que je m'en servais avec l'ami Jean Gaultier
le seul breton que j'ai rencontré avec qui
il m'a été possible de parler raison.

Pendant ce temps les choses marchaient. Je
continuais toujours à faire des améliorations
sans ma femme malgré les résistances que je
rencontrais de la part de sa femme, le mari et la
fille. La vieille devenait tous les jours de plus
en plus avec l'âge bougonneuse, acariâtre et
méchante au superlatif. Cette femme avait
accumulé dans son corps tous les vices qui
échappent un jour de la boîte de pandore.
Celle-là aurait fait une Catherine de Médicis
ou une Elisabeth à l'occasion. Ma femme
trouvant maintenant de l'argent à discrétion
ne manquait plus une fête ni une noce
où elle se rencontrait avec des riches cultiva-
trices qu'elle voulait égaler en magnificence
par ce qu'elle abandonnait tous ses devoirs
de bonne épouse et de mère. En même temps

le tonton qui arme dont j'ai déjà parlé
 vint s'asseoir chez nous, ne sachant plus
 ou aller depuis la mort de sa sœur, ma marraine,
 ce fut pour moi un embarras et un ennui
 de plus. Celui là dans son entêtement de boston
 dans son ignorance de tout, trouvait aussi bien
 entendre, fait mauvais tout ce que je faisais,
 et aurait voulu que je suivisse ses conseils, lui
 qui ne pouvait donner que des obstacles à l'éducation.
 Ce pauvre vieux pandore n'avait que la lune
 dans sa tête. Selon lui on pouvait être
 bon cultivateur si l'on ne connaissait pas
 l'influence de la lune sur telle et telle semence
 les uns qu'il faut semer et la nouvelle lune
 les autres quand elle est pleine. Chaque
 fois qu'il me voyait semer ou planter quelque
 chose il bougonnait, il ne me disait rien
 à moi; il savait que je ne l'écouterais pas.
 mais il en parlait aux autres, à la vieille au
 père de laquelle il était toujours le bien venu
 quand il parlait mal de son neveu, aux
 domestiques et tous ceux qui venaient
 l'écouter. une année surtout il en eut
 pour longtemps à critiquer les systèmes de
 culture de son imbécile de neveu.

J'avais une pièce de terre nouvellement
défrichée qui n'avait encore porté que
du blé noir et n'avait pas été pourchassée
enfumée de mauvaises herbes. Comme c'était
une terre légère et assez profonde, je voulais
y semer des carottes, une des meilleures nouvelles
d'hiver pour les vaches laitières, comme également
pour les chevaux et les porcs. J'avais bien
préparé cette terre et lui avais donné
une bonne dose de bon fumier.

Au printemps je semai mes carottes
de bonne heure. J'avais fabriqué un
instrument moitié battant moitié bêche
avec lequel je plantais mes pommes de terre,
je les bêchais, les battais et je les arrachais.
Ce fut aussi avec cet instrument que j'ai
surgi mes carottes en ligne. Le voisin juroit
quand il vit ça faillit se tordre les
boyaux de rire, mais rien rire bleu, jaune
et noir. Pour le coup le neveu était
plus un ignorant, un imbécile; c'était
un fou à lier. Il sortit du champ en
faisant la terre et les bœufs de satire
et s'en alla raconter ma folie aux femmes.
Ce n'était pas tout de semer des carottes

avec une charue ainsi qu'il appelait mon
instrument sans pareil, c'était que je les
semais encore dans la nouvelle lune
ce qui était absolument contraire au bon
sens. Ce qui servait en moi une ignorance
complète de toutes notions agricoles. Jamais
on ne vit chose pareille. Et le vendredi
après cela tous les jours à qui voulait
l'écouter. Et il eut le temps de bouger
car les carottes sont long temps à lever. Au
bout d'une quinzaine de jours il disait aux
femmes et aux domestiques qu'il fallait
absolument semer ou planter quelque chose
dans ce champ, un champ si bien labouré
et si bien fumé, car pour les carottes on n'en
verrait jamais une seule. Je lui ai dit
je mettais en pose pour lui de ne jamais
venir en discussion avec ces malheureux
ignorants et obtus. On ne discute pas
avec les bœufs. Cependant mes carottes
étaient fort bien levées et lorsque les lignes
furent bien dessinées je leur fis donner
un léger binage à la main. Mais quand
le dimanche vint là il disait aux domestiques
et aux femmes qu'ils pourraient encore leur

temps. Je n'étais pas des carottes qu'on
voyait là, c'était des mauvaises herbes apportées
par le fennel. Après ce premier binage
les carottes avaient vu le jour. Ensuite je
donnais un deuxième binage entre les lignes
avec mon instrument sans pareil que je
transformais à volonté en herminette, en
butteur, en sarcluse ou bineur. Lorsque
les carottes eurent atteint la grosseur du doigt
comme elles se trouvaient trop serrées je les
fis éclaircir par conséquent en arrachant
une certaine quantité tous les jours pour
donner aux jeunes racines les deux pokes
mélangées avec les cœurs gras et du lait gate
avec cela ces jeunes bêtes se développaient fort
bien et s'engraissaient même. Pour le coup
le tonton ne pouvait plus rien que c'était
bien des carottes, et de belles carottes jaunes
et blanches, de jolies carottes fourragères.
La pauvre vieille lunatique ne savait plus trop
que dire les femmes qui faisaient d'abord de
son côté le mangent maintenant, et les
domestiques en labourant le champ avec des
charrettes de carottes les leur montaient
en se moquant de leur. A partir de là

le vieux tonton Owen silence, et l'on eut
vers la fin d'août on lui montra les Percelette
deine longue etleine grosseur telle qu'on n'en
avait jamais vu dans le pays, il se leva et
s'en alla à Quimper chez son autre neveu
au grand contentement de toute la monde de cette
excepté de la vieille harpie peut être qui n'avait
plus personne maintenant pour lui raconter
les folies culturelles de son trop aimable et
trop fatien gendre.

Mais je n'avais pas seulement à lutter continuellement
contre la routine, l'ignorance et le machinisme
de ceux qui me devaient tout, j'avais aussi à
soutenir une lutte politique terrible. Nous
étions encore sous le gouvernement jésuite. d'ailleurs
monarchique de l'ancien Maumou qui
avait juré d'aller jusqu'au bout. Je ne
vais pas jusqu'à dire tout ce qu'il voulait
aller; car il n'était guère possible d'aller plus
loin dans la tyrannie sous laquelle nous
gémissons depuis l'avènement de ce gouvernement
si de l'ordre moral. Mais comme les
députés avaient été renvoyés et fallait en
nommer d'autres pour donner une forme
définitive à ce gouvernement de jésuites.

et la chose paraissait la plus facile du monde à ces coquins cléricofards. Ils savaient que sous l'empire la haine d'un Badinguet n'avait qu'à désigner le député d'un tel et tel arrondissement pour qu'il fut acclamé à l'unanimité des électeurs. Probablement les français n'avaient pas changé depuis si peu de temps. Les élections furent donc décidées et les candidats officiels désignés. Mais les députés qui avaient été envoyés pour qu'ils étaient trop républicains se ligèrent et nous virent contre les candidats jacobins monarchistes. Ils étaient sans doute la France au nombre de 363 nombre qui restera célèbre dans l'histoire. Mais les candidats officiels se moquaient de cela se sachant appuyés par les clubs les académiciens de haut en bas et surtout par les curés qui ont tant d'influence sur le paysan. Et les ouvriers qui forment la grande majorité des électeurs politiques... Quand ces élections furent annoncées l'ami Jean voulut changer de causeries. Il parla de coté d'orthographe la cosmologie, la géologie et autres sciences naturelles pour me questionner sur les choses

politiques. La politique, mon pauvre Jean
 lui dis-je, est absolument comme la théologie
 toute faite de fables et de mensonges.
 Les pasteurs nous trompent et nous volent par
 des promesses lointaines et illusoires; les politiques
 nous trompent par des promesses matérielles
 et immédiates. Nous voyons tous les jours
 dans les discours et dans les journaux de
 ceux qui sont au pouvoir que grâce à eux
 les français sont les plus heureux gens du monde.
 L'or et l'argent coule en France comme jadis
 dans le Pactole: les commerçants sont libres
 et font fortune en très peu de temps, les agriculteurs
 sont protégés et peuvent vendre leurs produits
 le plus cher possible; les ouvriers ont tous du
 travail et gagnent de quoi se loger se vêtir
 et se nourrir comme des seigneurs et sans aucun
 souci. Enfin selon eux rien ne manque en
 France que la misère. - Ici Jean se mit à
 rire tristement. - Voilà bien, dis-je, comme
 je le disais tout à l'heure, les mensonges politi-
 ques. Nous savons bien nous que ce qui manque
 le moins en France c'est la misère. Ceux qui
 ne sont pas au pouvoir mais qui voudraient
 être

disent aussi dans leurs dis cours et leur journaux
que ceux qui sont au pouvoir ne sont que
des voleurs, des tyrans, des menteurs, des
trompeurs, que sont les gouvernements français
sont comme jadis dans le même esclavage.
Et cela est à peu près vrai comme nous le
voyons. Mais ceux qui déclament le
pouvoir et la place des coquins actuels
font-ils mieux et jamais ils arrivent.
Non mon pauvre Jean. Nous sommes
faibles, nous paysans et ouvriers, pour leur
tendre à la gorge. Seulement j'ai bien
de croire que si nous pouvions avoir un
gouvernement vraiment républicain et
libral nous pourrions au moins dans
nos misères avoir de certaines libertés
ne fût-ce que la liberté de souffrir et
de mourir, de ne pas être obligé de
se découvrir et de s'appliquer devant
les coquins et les faiseurs qui nous nourrissent
de notre sang et de nos sueurs. Pourtant
qu'il y a peu de bien matériel pour nous
il est inutile d'y songer. Ceux qui déclament
le pouvoir sont toujours des riches qui
tiennent trop à leurs richesses et ont peur

les augmenter encore qu'ils reçoivent
 des secours bien mérités. Ils promettent
 bien tout comme le Roi Henry IV de nous
 donner du pain et du beurre et la paille
 au poul. Mais ce ne sont là que des boni-
 mens de charlatans, pour appâter et leurrer
 les pauvres bougres parcequ'aujourd'hui
 ils ont besoin d'eux de moins pendant
 24 heures tous les quatre ans, le jour des élections.
 après ceux qui sont nommés, députés se
 moient bien d'eux, et ceux qui ne sont
 pas nommés se vengent sur les malheureux
 le plus qu'ils peuvent. Voilà ce qu'il y a,
 ce qui nous concerne nous autres travailleurs
 et fournisseurs de tout, ce qui est que la petition.
 Mais quoi qu'il arrive dans la lutte actuelle
 je ferais mon possible pour le triomphe
 de ceux qui se disent républicains, car les
 autres, les nobles et prêtres nous ramèneront
 certainement quatre ou cinq siècles en arrière
 au bon vieux temps où les paysans et les ouvriers
 étaient considérés et traités à l'instar d'ânes et de chiens.
 La lutte était commencée. Le gouvernement
 avait choisi le système d'étrangement.

par ce moyen il opérait un triomphe
plus facile et plus complet. Ses candidats
choisis dans chaque arrondissement parmi
les plus notables, les plus connus, les plus riches
et les plus influents de cette partie jacobino-
cléricom monarchiste. Celui qui en avait moins
dans notre arrondissement était un gros in-
dustriel, plusieurs fois millionnaire, cléricol
et monarchiste jusqu'en bout des doigts.
ayant pour l'appuyer toute l'administration
les nobles, les curés et confrères. L'autre,
le candidat républicain n'était qu'un pauvre
avocat ayant, il est vrai, pour l'appuyer
quelques vieux monarchistes millionnaires mais
anti cléricaux. Les amis et protecteurs de
candidat officiel avaient fait distribuer des
brochures en français et en breton dans les
villes la républicaine et la républicaine étaient
flétris et maudits sur tous les tons. Le pauvre
candidat républicain y était traité et
caricaturisé de toutes les façons, en diable
en bon, en amant et en âne. Les jacobins
et cléricaux quoiqu'ils se vantaient
avaient cependant jugé à propos d'attirer
et ces les journaux et les écrivains pour

tous les moyens. Ils mettaient leurs agents en
 campagne avec des pièces de cent sous pleines
 leur poche qui se distribuèrent partout des
 discours et des bouillottes appar par cœur,
 des brochures, des journaux, des cigares et
 du grain ordure. Les hôteliers réunissaient
 chez eux leurs fermiers et leurs ouvriers et
 ils dînaient comme on disait alors des
 rôtis pleins, c'est à dire aubois et a manger
 a volonté. Notre hôtelier avait aussi
 convié les diables de son beuillé de vote.
 après le rôtir ils leur avait dit de se trouver
 le lendemain matin a une auberge près
 du bourg ou il y aurait encore distribution
 de grain ordure et des bulletins et le maître
 les conduisait ensuite en songeant au
 soutien. Mais la plupart de ces gens avaient
 se restaurer au château posèrent par dix
 moi après pour lui demander des bulletins
 au nom du comitè républicain. Je
 leur en avais donné en leur recommandant
 de les bien ployer et de les cacher dans leurs
 gilet ou leur manchon car le sieur Mouton
 pourait bien le fouiller avant de leur
 donner les bulletins blancs le lendemain

Le lendemain j'étais à bonne heure au bœuf
à l'ouïsge. Signé pour notre sœur Mathilde.
Je trouvais la plus part de ceux qui avaient
passé chez moi la veille ayant déjà été
à la sœur de signeur. Tous les médecins
Louis fari va Jean Marie, nous faisons
saler les papiers de cent sous de
signeur noble. que ne pouvons pas soigner
mais nous faisons aussi donner des bulletins
tout à l'heure. Il ne faut pas trop craindre
leur dire. ce soir on verra. Quand je
vis arriver la voiture de sœur, je m'éloignai
pour qu'il ne me vît pas avec sa bande.
Il descendit de voiture, offrit encore à boire
à ceux qui en voulaient. crut et les mit
en rang sur la route et leur donna chacun
un bulletin bien plié dans la main.
il ne les fouilla pas. La distribution et
commanda par le flam d'acier et les
conduisit ainsi jusqu'à la salle de vote
nos hommes s'en vont pour la empêcher
de prendre d'autres bulletins. Tous
les autres nobles chatelain arrivèrent
ainsi avec sa bande de cinquante à
soixante. Je trouvais cependant plein

électeurs qui avaient tenu à conserver leur
 indépendance comme moi. Etant de bonne
 république, convalescens depuis qu'ils avaient vu
 les séigneurs de ce bon gouvernement et de
 l'ordre moral. C'est là disaient bien comme
 moi que ces nobles, prêtres et compagnie
 avaient bien des mécomptes. Le fin de la
 journée, ceux qui comptaient sur presque
 l'unanimité des électeurs de notre commune.
 En effet l'ancien maire bon opportuniste de la commune
 le principal agent des cléricaux monarchistes
 ne quittant la porte de la mairie en seul
 instant disait à ces seigneurs à mesure qu'ils
 arrivaient avec leurs troupeaux qu'ils pouvaient
 être tranquilles car c'est le monde votait
 comme seul homme pour le candidat officiel
 et les seigneurs lui savaient le maint et
 les tenants. Moi qui me tenais assis vers
 l'entrée de la mairie je souriais aussi
 car je voyais le plus fort des électeurs en
 sortant de s'autoriser sur leur conduite
 pour aller encore à l'ouïsse bon
 manger légitime au compte de M. le
 Comte me faire de la droite et de la gauche
 des regards d'approbation, qui valaient pour le bien
 et toute éloges.

Un de la bande de mon seigneur que je
devais être en prison et en trêve était venu
me chercher pour aller à l'auberge pour
boire et manger à la santé de seigneur
qui était très content de tout son monde
me dit-il. mais je refusai. Le seigneur
m'avait déjà offert plus que à boire et à
manger après long temps, et voyant que ces
promesses ne produisaient rien sur moi
il en était arrivé avec menaces, mais
les menaces ne firent pas plus que les
promesses. Aussi voyant cela je ne
fus pas convaincu de rester de l'endroit
soit ni de l'endroit de demander
motin. Il voyait tout était inutile avec
moi. — Il y avait alors dans la commune
un Monsieur Dainard, propriétaire, cultivateur
et poète, et conseiller municipal en ce
titre dont il était très fier, plus fier
que de son titre de poète. Ce dernier titre
il se l'était donné lui-même parce qu'il
avait reçu du ciel l'influence secrète
et que son étoile en naissant l'avait fait poète.
Il avait fait un long poème de cette

étais

sur Vercingétorix, le vaincu et le captif de
César, poème fort ennuyeux que personne n'a
jamais lu excepté moi. Et j'écrivais Victor
Hugo à qui il avait envoyé un exemplaire
pour lui demander son avis. Le grand
poète selon son habitude le félicita natu-
rellement par cette même formule qu'il
félicitait tous les ses remailleurs qui s'adressaient
à lui et qui, était cette, dans l'écrit de M. de
une formule de moquerie. J'en ai vu plus
de vingt de ces lettres de félicitation du grand
moquer toujours les mêmes, que leur poèmes,
jeunes poète manqués, étaient fiers de montrer
Notre poète Gaeton en était aussi très fier
citant la chose la plus précieuse qu'il possédait
qu'il avait beaucoup de choses précieuses dans
son petit castel de Rose-Marie. Ce vieux
poète et conseiller s'était aussi rallié à la République
car pour être l'ami comme il le disait de
l'auteur des Châtiments et des Misérables
il fallait bien être républicain et libre
penseur, et il était maintenant. Ce jour-là
ce nouveau courant ne me quitta pas
quand il vit qu'il avait trouvé un
camarade en ses lettres littéraires.

Mais tout en causant l'histoire il fallait
aussi causer politique puisque nous en faisions
en ce moment et de la politique pasteur
et sérieux, c'est la politique que nous faisons
ce jour là allait dépendre la vie ou la mort
de la république, ou de la monarchie
cléricale. Souvent l'ancien maître se
moquait de poète, son ancien collègue
du conseil sous l'empire parce qu'il était
mis de côté des républicains. Il lui disait
qu'il regretterait ça bientôt, car comme
le triomphe définitif des cléricaux était
certain d'opprimer lui. Ceci ne manquait
pas d'expansion à l'égard de ces seuls voyous
de républicains. A chaque instant je voyais
que les deux anciens collègues allaient se
prendre au collet. Mais dès que l'ancien
maître voyait un noble seigneur ou un
notable clercal il courait à lui en se frottant
les mains et souriait. Il boitait reportant
toujours les mêmes mots de : tout le monde
vote pour nous. Les seigneurs royomaux
d'un côté en jetant sur moi et le poète
des regards de menaces.

Enfin un moment avant l'ouverture
 de l'urne arrivais en voiture de Quincy
 le plus notable de la commune qui y possédait
 plusieurs propriétés, un vieux célibataire et
 millionnaire que s'étaient fait républicain parce
 qu'il n'aurait pas les chrys. C'était celui là même
 qui poussait et stimulait par son influence
 personnelle et par l'influence de son or les
 paysans et ouvriers à voter pour le candidat
 républicain. En descendant de voiture il
 vint à moi, sachant qu'il avait affaire
 au premier républicain du pays. Il me dit
 comment la journée s'était passée. Je lui
 répondis avec froideur et d'une voix ironique
 pour que l'ancien maire m'entendit: Monsieur
 Eugène, j'opais ce que dit notre
 ancien maire la journée a été très mauvaise
 pour nous. si mauvaise qu'elle nous voudrait
 s'être expédiés à Cayenne dans quelques
 jours. Vous et moi surtout. De cette manière
 en venant, nous allons nous en assurer
 à l'instant. L'heure de l'apollonement
 allait sonner. Nous entrâmes dans la salle
 qui était déjà pleine d'électeurs excités et
 anxieux. Monsieur Eugène Le Breton de Kergun
l'ancien

Just charge Distram le bulletin de la boîte
aussitôt de toutes les portes de la salle de cri
de voir la république tenterait qui après avoir
lancé main et faillirent le faire tomber, car
ce n'était pas ces cris là qu'il attendait, les
bâtons qui se trouvaient à côté de lui vain-
tout en vain. Quant à ces cris de voir
Mais Monsieur Eugène Dine forte d'autorité
commanda le silence et le moment fut celui
solennel. Cependant le premier bulletin qui
sortit était au nom du candidat cléricol
et les figures se clercues se rapprochèrent.
Mais en suite il n'en sortait plus que
des bulletins républicains et les cris de voir
la république recommencèrent aussitôt.
De quelques cris à la Collette. Mais le
chant ne fut pas long, ne portant que
sur deux noms et sur cinq cents électeurs.
Quand les bulletins furent tous sortis
et comptés il se trouva qu'il y avait 450
pour le candidat républicain et seulement
34 pour le candidat cléricol. Ce fut
alors de cris et de témoignages indiscrets.
Personne n'avait prévu son succès
malgré l'avis de Monsieur Eugène

avait eu soin de lui mettre sous les yeux
 tous les bulletins & même qu'il les déployait.
 Les bourgeois se soulevaient en pleurant comme
 des veuves disant que tout était perdu pour
 eux. Ces malheureux qui avaient connu
 l'indépendance comme en distribuant des brochures
 ou journaux & des bulletins réactionnaires
 et disant aux électeurs que tous les républicains
 seraient bientôt expulés de la commune pendant
 que les républicains vainqueurs agiraient de même envers
 leurs adversaires. Mais il leur restait encore
 un espoir; les autres n'avaient sans doute
 pas voté comme en Equivalant. Le Simon
 Digneux a vu qu'ils attribueront cette incroyable
 défaite n'avait pas été dans toutes les communes.
 Et c'était bien ce que je pensais aussi moi-même.
 Aussi quand tout fut terminé chez nous je voulus
 aller voir à Quimper. Un des riches propriétaires
 de la commune, presque mon voisin, qui se
 disait républicain aussi maintenant, vint
 avec moi. En arrivant près de la préfecture
 ou tous les électeurs de Quimper se trouvaient
 attendant les dépêches nous acclamés par les
 cris de vive la République, vive la commune
 d'Equivalant, vive Hémon. Nous arrivâmes

en effet que Hirson notre candidat avait
emporté d'une grande majorité sur son
concurrent cléricol. Et avant de quitter
Quimper ou nous retournes aux trois autres
que nous étions par ses amis nous pûmes
apprendre que tous les candidats républicains
du département nous devex avoir parti
au premier tour. Alors je pensais que
nous pourrions être tranquille pour le
reste de la France puisque les républicains
avaient remporté une telle victoire d'un
département le plus catholique
de monde et où la pression administrative
et cléricale avait tant agi sur les électeurs.
Cependant le lendemain matin nous assistons
à Bouven. à un terrible épilogue de la grande
journée. Les ouvriers de Motreux travaillant
dans un jardin à côté de chez nous, ils
vinrent nous demander des nouvelles de la
fête de Martin et aussi demander de l'aide
à boire le gosier étant encore n'été depuis
la veille où ils avaient tous absorbé au
moins un demi-septième. Remarquant que
leur état était le résultat de leur
stupéfaction. Le maître chez eux tous les

autres étaient certains qu'il avait voté
 avec le bulletin que le seigneur lui avait donné.
 Mais on avait aussi une douzaine de citoyens
 du château annonçaient la nouvelle; mais soit qu'il
 avait mal compris soit qu'il fit avec intention
 et dit tout le contraire. Ils votèrent pour les
 républicains et 450 pour les nobles et cléricaux.
 Mais bien sûr cette douzaine qui attendait
 les châtellains, même ils s'occupaient même
 comment il y eût trente quatre gardes aux
 portes pour voter pour le Guesc, pour Moriana
 faisaient ainsi qu'ils appelaient la République.
 Mais le cocher vint aussi, envoyé exprès
 celui-là par Madame, pour s'enquérir de la
 vérité. Ce cocher ne manquait pas de lui donner
 le résultat vrai qui fit trembler la noble Dame,
 elle ne pouvait pas croire cela, ce n'était pas
 possible! Mais le facteur arrivait juste en
 ce moment et qui avait avec lui le résultat
 de tout le département. Dix minutes après
 la noble Dame, moitié vêtue, s'élevait dans
 le jardin, ou travaillaient les journaliers, comme
 une farce infernale. Elle ne parlait pas elle
 hurlait, gémait comme un hyène en furie.

De chez moi je la voyais, elle avait seul
ment tous les traits d'une harpie. De mot
étranglé lui sortaient j. m. l. de gosier.
De coquin, valeurs, conseils lâches & triches
& autres mots incou, elle lançait des coups
aux pauvres journaliers absents & tremblants,
ceux-ci essayant bien de protester mais c'était
inutile, leur venue protestation augmentait
encore la fureur de la harpie. Ils s'enfuyaient de sa vue.
Bœuf furent impitoyablement chassés excepté
mon ami Jean & le cocher dont on ne
pouvait se passer. Les mathématiciens chassés
furent de suite rappelés quelques jours après
excepté le traître celui-ci seul qui avait voté
pour eux. Mais c'était moi que cette
mobile Dame aurait voulu chasser, mais
pour le moment elle ne pouvait accuser contre
moi, seulement j'étais condamné à ce
jeu & lorsque mon bœuf serait terminé
on ne m'oublierait pas. Mais j'avais cinq
ans à couvrir de là les choses manquant
peut être. — Enfin les monarchistes, cléricaux
& jésuites ayant été battus dans leurs
tentatives tous les pouvoirs furent obligés de se
soumettre pour l'instant au moins à la volonté
du peuple

Et Marmont son chef et président de la
 République, lequel avait promis d'aller jusqu'au
 bout fut obligé de faire la culbute. Les
 363 qui avaient chassé de la Chambre y revinrent
 avec d'autres encore et vinrent se fonder à Paris
 et de Sedan qui il devait se reconnaître ou
 se reconnaître, le vainqueur de Paris se dimina.
 Il fut remplacé par Jules Favre, et la République
 fut alors réellement proclamée même la République
 Démocratique visait on portait. Mais le mot même
 était que parmi les représentants de cette
 République Démocratique il n'y avait pas
 un seul Démocrate. Démocratie veut dire
 gouvernement du peuple par le peuple
 Civitas in qua populi potestas summa est
 et dans notre République Démocratique le peuple,
 le vrai peuple n'avait aucun vrai représentant.
 En revanche il y avait parmi ces représentants
 de beaux porteurs, de sophistes, de pharisiens qui
 savaient endormir le peuple avec la poudre
 de rhétorique, en lui promettant de Paris
 de l'argent, même la poudre au pot comme
 disait le malin gascon ou son ami Scellé.
 C'est ainsi de sorte que le peuple est toujours
 et portait gouverné, les gouvernants, les politiciens

aux pouvoirs lui envoient la fumée et le fumet
pendant qu'ils mangent le ragoût avec leurs
fourchettes et leurs amis. Si cette chambre
républicaine eût été composée de Démocrates
eux-ci auraient commencé par faire aux
jacobins et aux réactionnaires ce que qu'ils
avaient promis de faire aux républicains
s'ils eussent été vainqueurs, c'est-à-dire les
envoyer, les plus gros réactionnaires, à Cayenne
ou ils avaient promis de nous envoyer tous
les républicains; et tous les jacobins et autres
terrorisés à la recherche de leur vrai royaume
qui n'est pas suivant leurs vœux et
d'opérer leur propre vie de ce monde.
Un royaume magnifique cependant occupe
tout de toutes les Sicilies et de toutes les
félicités imaginables et inimaginables. Pourquoi
donc ces conseils-là avertissent dans ce royaume
de mineurs et embêtantes le pauvre monde
puisque on a un si beau royaume à eux
et dans lequel ils sont libres d'y aller
quand ils voudront. Le maître de ce
magnifique royaume leur a dit que leur
seul tout-pouvoir de lui, de Sicilie
de de leur et de Sicilie, toutes les fois qu'ils

sera notifié là haut, car c'est en haut il
 paraît que incomparable royaume se trouve.
 Pourquoi alors ces coqueux ne portent pas
 au plus vite avec leurs amis les nobles, les moins
 les moineaux et tant d'autres vermines inutile
 en ce monde. Oui mais voilà. Ces gentils se
 ignorent et si stupides croient sans doute à cette
 existence ultérieure et miséricorde mais ils ne sont
 pas très capotés d'y aller d'abord le maître de
 l'inventeur de ce lieu de silence disait que jamais
 les riches n'y entreraient; il n'y entreraient que les
 pauvres et seulement les pauvres juifs. Cela résulte
 de toutes les parolottes évangéliques. il est vrai
 que ces juifs pour qui ce paradis fut b'ien sont
 les seuls qui n'y ont jamais été plus qu'à
 celui qui l'inventa. Mais les gentils qui en étaient
 exclus y furent plus tard. — Cependant Jésus avait
 dit aussi que la fin du monde arriverait immédiatement
 après sa mort. Cela n'arriva pas. Mais Jean
 l'écuyer de Jésus et lui fut son mignon, et qui a donné
 la description du paradis, a dit dans l'apocalypse
 (Ch. 20-1) que cette fin du monde n'aurait lieu
 que dans mille ans. Aussi à l'approche de
 l'an 1000 tout le monde se prépara. Les riches opprimeurs
 tous leurs biens aux églises et aux couvents

Mais la fin de monde ne vint pas encore.
Et voilà pourquoi sans doute ces paches nous
plus grande confiance sans les prophètes et les
promesses de Jorcan jeûif. Mais ils la font
valer à leurs vœux et à leurs vœux et cela leur
suffit. Cela leur permet de goûter toute la sagesse
de ce monde qui sont viles en attendant les
sagesse imaginaires de l'autre. — Enfin dans
ces luttes électorales je mettais toutes
les haies juridiques et cliniques; et on sait ce
que valent ces haies. Elles vous pourrissent dans
toute votre vie par toutes sortes d'infamies et d'atrocités
et n'étant pas encore satisfaites elles vous
envoient devant l'Université avec une
thèse de poivre brûlant. Bonnes âmes
catholiques, va! Ces gens eurent même l'idée
de me brûler en ce monde. En effet, en
1879 je fis une maladie qui me conduisit à deux
pas de la tombe. Lorsque j'en étais sorti à
peu près un samedi ma femme alla en ville avec
la vieille mère. Les domestiques étaient couchés
à l'apais de l'été noir. Le temps était très
beau je voulais me lever pour aller voir mes
champs et ma bête que je n'avais pas vue depuis
longtemps. J'avais mis plusieurs fois

à faire mon tour. Quand j'arrivai la maison
 était en flammes. Des ouvriers qui travaillaient la
 terre à proximité de ceux cent mètres devant la maison
 ayant aperçu l'incendie étaient venus; mais trop
 tard. Tout fut réduit en cendres et les ouvriers
 pensèrent que moi même j'avais été consumé
 sachant que j'étais malade. Lorsque ma
 femme et sa mère arrivèrent elles se mirent à
 avouer, malédiction sur moi. C'était moi
 par mes blasphèmes contre les Cérés et contre
 Dieu lui même qui avait attiré le feu du ciel
 sur la maison. Dieu se vengeait enfin son
 rebelle. Sans rien répondre ces injures de ces
 femmes comme d'habitude, je pensais que si
 le feu ne venait pas du ciel il pourrait bien
 être venu de la part de celui qui portait
 toujours du ciel de Dieu de paradis dans son
 haine féroce contre celui qui les avait portés
 jusque dans l'article de la mort, car pendant
 ma maladie ces hommes de Dieu avaient
 essayé par tous les moyens de m'approcher
 sans avoir pu réussir. Cependant quand on
 avait débarrassé l'intérieur de la maison on trouva
 une hache au pied de l'encensoir ou était l'armoire
 je vis alors second miracle que cette hache

n'était pas tombé du ciel sans doute, elle
avait du servir à l'incendiaire à briser l'arm
pour en prendre l'argent qu'il y aurait trouvé
avant de mettre le feu. Les gendarmes vinrent
faire une enquête cherchant à savoir comment
le feu avait pris. Mais quand on leur dit
qu'on avait trouvé une hache auprès de
l'armoire ils crurent certain qu'il avait eu
rien et cherchaient le criminel et le tueur
même. C'était un vieux mendiant ou plutôt
un vieux bandit, homme d'égale bien entendue.
Plusieurs voisins l'avaient vu venir de
côté de notre ferme avec un sac vide
à l'avant et se porter avec un sac plein.
Mais ce vieux bandit était l'ami de l'ami
et le curé était l'ami de l'ami de la
république, et bien entendu le criminel ne
fut pas inquiété. Les grandes nouvelles s'arrange
toujours. Le curé se contenta de dire comme
mes femmes, que c'était le feu du ciel qui
m'avait puni et tout le monde le crut.
Cependant je pus constater alors que
je n'avais pas que des ennemis partout.
Car dès le lendemain des voisins vinrent
nous apporter du linge des ustensiles de

ménage, des effets d'habillement et autres
 menus objets. Il en vint même de très loin
 avec des charobancs nous apporter des pièces
 de toile entières, du gazon et du lard. Les
 seigneurs du château leur même, mes ennemis
 mortels nous donnerent aussi beaucoup de
 choses, ils nous donnerent d'abord, l'intérieur
 un logement et des lits. Le vieux château
 du père Antoine, attendant que notre maison
 ne fut pas brûlé quoique les seigneurs auraient
 sans doute voulu qu'il le fût. Car ils avaient
 aussi de la haine contre ce vieux château
 parce que le défunt propriétaire leur oncle
 était leur ennemi juré. Dans le vent qui
 eut lieu après la mort du père Antoine
 de la Hubertière les lits ne furent pas
 vendus par la raison que tous ces lits étaient
 encastrés dans les murs et y adhéraient.
 Nous fumes donc logés dans ce château
 ou nous trouvâmes des lits tous faits; la
 dame nous avait fait envoyer des draps
 et des couvertures. — Heureusement j'avais
 payé mon loyer quelques temps avant le
 crime. Car le criminel qui avait d'abord
 brisé l'harmonie jamais trouvée une bonne

somme plus qu'on ^{était} vers le saint michel époque
 où les fermiers paieraient tous leurs sous pour
 les envoyer aux propriétaires. N'ayant rien
 perdu de mes bestiaux ni de mes gros
 instruments aratoires je pus continuer au
 plus grand désappointement de mes ennemis
 qui pensaient que je n'aurais pas pu me
 relever de ce coup ils pensaient que mon
 bœuf n'était pas payé et que le propriétaire
 étant aussi mon ennemi n'aurait pas manqué
 de faire vendre les bestiaux et les instruments
 aratoires pour se payer. Ils s'attendaient trop
 encore cette fois. Mais l'époque approchait
 où leurs instincts de cannibales et de bêtes fauves
 seraient satisfaits. Car je n'avais plus que
 deux ans à courir de mon bœuf et tout
 me faisait prévoir qu'il ne serait pas renouvelé,
 malgré toutes les belles promesses
 qui me furent faites quand ces seigneurs
 m'attirent dans cette fameuse promesse
 qui furent renouvelées encore plusieurs fois
 jusqu'en 1877. Jusqu'au jour où le Diable
 avait eu que par un certain pouvoir infernal
 j'avais sagement transformé les bulletins
 blancs en bulletins rouges dans l'année électorale

Table de Multiplication

1 fois 1 font 1	4 fois 1 font 4	7 fois 1 font 7
1 — 2 — 2	4 — 2 — 8	7 — 2 — 14
1 — 3 — 3	4 — 3 — 12	7 — 3 — 21
1 — 4 — 4	4 — 4 — 16	7 — 4 — 28
1 — 5 — 5	4 — 5 — 20	7 — 5 — 35
1 — 6 — 6	4 — 6 — 24	7 — 6 — 42
1 — 7 — 7	4 — 7 — 28	7 — 7 — 49
1 — 8 — 8	4 — 8 — 32	7 — 8 — 56
1 — 9 — 9	4 — 9 — 36	7 — 9 — 63
2 fois 1 font 2	5 fois 1 font 5	8 fois 1 font 8
2 — 2 — 4	5 — 2 — 10	8 — 2 — 16
2 — 3 — 6	5 — 3 — 15	8 — 3 — 24
2 — 4 — 8	5 — 4 — 20	8 — 4 — 32
2 — 5 — 10	5 — 5 — 25	8 — 5 — 40
2 — 6 — 12	5 — 6 — 30	8 — 6 — 48
2 — 7 — 14	5 — 7 — 35	8 — 7 — 56
2 — 8 — 16	5 — 8 — 40	8 — 8 — 64
2 — 9 — 18	5 — 9 — 45	8 — 9 — 72
3 fois 1 font 3	6 fois 1 font 6	9 fois 1 font 9
3 — 2 — 6	6 — 2 — 12	9 — 2 — 18
3 — 3 — 9	6 — 3 — 18	9 — 3 — 27
3 — 4 — 12	6 — 4 — 24	9 — 4 — 36
3 — 5 — 15	6 — 5 — 30	9 — 5 — 45
3 — 6 — 18	6 — 6 — 36	9 — 6 — 54
3 — 7 — 21	6 — 7 — 42	9 — 7 — 63
3 — 8 — 24	6 — 8 — 48	9 — 8 — 72
3 — 9 — 27	6 — 9 — 54	9 — 9 — 81